

Ouvrir les débats actuels sur les drogues et les dépendances aux problématiques littéraires des addictions : l'exemple emblématique de David Foster Wallace et de son roman fleuve "Infinite Jest" (*). Juin 2017. (*) Littéralement : " l'infinie plaisanterie "

Dominique Vuillaume

► **To cite this version:**

Dominique Vuillaume. Ouvrir les débats actuels sur les drogues et les dépendances aux problématiques littéraires des addictions : l'exemple emblématique de David Foster Wallace et de son roman fleuve "Infinite Jest" (*). Juin 2017. (*) Littéralement : " l'infinie plaisanterie ". 2017. <inserm-01592743>

HAL Id: inserm-01592743

<http://www.hal.inserm.fr/inserm-01592743>

Submitted on 25 Sep 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Public Domain}

Article

« Ouvrir les débats actuels sur les drogues et les dépendances aux problématiques littéraires des addictions : l'exemple emblématique de David Foster Wallace et de son roman fleuve *Infinite Jest* »

« Opening current debates on drugs and addiction to the literary problematization of addiction: the emblematic example of David Foster Wallace's saga *Infinite Jest* (*)»

Dominique Vuillaume

CERMES 3

Centre de recherche « médecine, sciences, santé, santé mentale, société »

Unité Inserm 988, UMR CNRS 8211, EHESS, Université Paris Descartes

E-mail : dominique.vuillaume@inserm.fr

Juin 2017

(*) Littéralement : « l'infinie plaisanterie »

Résumé

Avec l'essor de l'espace romanesque, le XIX^{ème} siècle a inventé une nouvelle forme de problématisation de la question de l'alcool et des drogues : celle de la narration littéraire des conduites addictives. Cette problématisation est rarement analysée en tant que telle alors même qu'au fil du XX^{ème} siècle, elle s'est à la fois autonomisée et amplifiée jusqu'à faire pièce aux problématizations morales ou médicales qui continuent de concentrer l'attention quasi exclusive des chercheurs du champ.

Cette évolution est particulièrement sensible aux Etats-Unis où la narration des conduites addictives est devenue un axe majeur de la littérature américaine depuis le livre-témoignage de William S. Burroughs publié en 1953 : *Junky*.

Dans cette perspective, le présent article a pour ambition d'élargir les débats actuels sur la question des drogues et des dépendances en y introduisant des dimensions inédites issues des problématizations littéraires des addictions. Il s'appuie sur une analyse détaillée du roman-fleuve de David Foster Wallace, *Infinite Jest*, publié aux Etats-Unis en 1996 et qui synthétise à sa manière les principaux courants de la littérature américaine contemporaine relatifs à la narration des conduites addictives. Se dégage de cette somme littéraire une problématisation complexe des addictions qui entre en résonance avec la situation du champ scientifique américain au seuil des années 90 et confirme la possibilité d'une vision profondément démedicalisée et dépsychiatisée des phénomènes addictifs.

Mots-clés : addictions, problématisation littéraire, dimension corporelle de l'addiction, réflexivité limitée, rituels de modification du self, groupes AA, auto-support, dépsychiatisation.

Abstract

With the rise of the novel as a literary form, the nineteenth century invented a new way of problematizing the question of alcohol and drugs: the literary narration of addictive behavior. This particular problematization of addiction is rarely analyzed as such, even though, during the course of the 20th century, it has been both accredited and amplified to the point of challenging the moral or medical views that continue to capture the attention of researchers in this field.

This trend is most noticeable in the United States where the narration of addictive behavior has become a major theme in American literature, ever since the publication in 1953 of William S. Burroughs' semi-autobiographical novel, *Junkie*.

In this perspective, the present article aims to broaden the current debates on drugs and addiction, by introducing unprecedented dimensions of this problem that stem from these literary portrayals of addiction. It is based on a detailed analysis of David Foster Wallace's saga, *Infinite Jest*, published in the United States in 1996; in its own way, this novel synthesizes the main trends in contemporary American literature relating to the narration of addictive behavior. From this huge literary work emerges a complex problematization of addiction that resonates with the views held by American scientists in this field at the beginning of the 90s and confirms the viability of a profoundly non-medical and non-psychiatric vision of addictive phenomena.

Keywords : addiction, literary problematization, corporeal reality of addiction, limited reflexiveness, self-modification rituals, AA groups, self-support, depsychiatrization.

La multiplicité des problématisations suscitées par la question récurrente des usages sociaux des boissons alcoolisées est une constante de l'histoire discursive de l'ivresse et des conduites d'excès qui l'accompagnent. Nous utilisons ici la notion de problématisation dans le sens général que lui a donné Michel Foucault dans ses *Ecrits*, à savoir « lorsqu'un ensemble de pratiques discursives et non discursives fait entrer quelque chose dans le jeu du vrai et du faux et le constitue ainsi comme objet pour la pensée ». [1] Dans sa thèse sur l'ivresse et l'ivrognerie dans la France d'Ancien Régime, Matthieu Lecoutre ressuscite pour nous la pluralité des discours qui se construisent, à partir du 16^{ème} siècle, autour de la question de « l'enivrement » : discours religieux instituant l'ivresse comme un péché et un vice faisant offense à Dieu, discours moraux et judiciaires établissant le lien entre le péché de boisson, la faute et le crime, discours à coloration médicale évoquant les multiples maladies favorisées par l'ivrognerie sans oublier les discours de bonne économie domestique insistant sur les dépenses ruineuses induites par la passion de l'alcool. [2] Pour autant, cette convergence des mises en garde ne parviendra pas à endiguer une nette progression des conduites d'alcoolisation dans toutes les classes de la société entre le XVI^{ème} siècle et le XVIII^{ème}.

1/ L'avènement démocratique et la reformulation des savoirs et des problématisations de la question de l'alcool et des drogues

Les révolutions démocratiques qui interviennent en France et aux Etats-Unis entre la deuxième moitié du XVIII^{ème} siècle et la première moitié du XIX^{ème} provoquent, à distance, un réaménagement très significatif de ces problématisations mais sans mettre fin ni à leur pluralité ni à leur éventuelle mixité ou discordance. Avec l'instauration d'un droit pour chacun à la liberté individuelle, la question de la régularité et de la prévisibilité des comportements individuels désormais « libres » émerge et devient l'un des chapitres majeurs des nouvelles interrogations politiques. Dans l'Ancien Régime, les conduites d'alcoolisation se concentrent pour l'essentiel le dimanche, de l'après-midi jusqu'au soir, non seulement parce que c'est un jour chômé mais aussi parce que le jour du Seigneur dénoue provisoirement les rapports d'allégeance et de dépendance propres à la société féodale. Avec l'avènement démocratique et la disparition des rapports de servage et d'allégeance, tous les jours peuvent potentiellement être des dimanches, en particulier pour la nouvelle classe ouvrière, détachée de ses anciens liens de dépendance avec le seigneur du lieu mais aussi, du réseau de surveillance mutuelle du village. Ainsi, les conduites d'excès induites par l'alcool peuvent se produire à tout instant. Elles ne posent plus seulement la question des limites à définir pour des moments et des lieux de distraction et de fête, c'est-à-dire des moments et des lieux de suspension relative des règles sociales ; elles représentent désormais un problème potentiel pour la vie de tous les jours et s'inscrivent de plain pied dans la centralité de la vie quotidienne.

Aux Etats-Unis, cette centralité provoque, dès les premières décennies du XIX^{ème} siècle, une effervescence discursive visant à nommer et à caractériser les très grands dangers que l'alcool fait courir à la jeune démocratie américaine. Plusieurs concepts successifs sont échafaudés pour servir de lignes directrices à la construction d'un savoir militant sur cette question qui superpose, sans recherche particulière de cohérence, approche morale et approche médicale des usages abusifs d'alcool : concepts de *drunkenness* et d'*intemperance* dans la première moitié du XIX^{ème} siècle, remplacés progressivement par la catégorie plus médicale d'*inebriety* entre les années 1860 et les premières décennies du XX^{ème}, et enfin à partir des années 1930 et 40, élaborations plurielles de

la notion contemporaine d'*addiction*. [3] Jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle, les problématiques médicales de la question de l'alcool et des drogues peinent à s'autonomiser et restent très intriquées avec des considérations morales situant la vérité des conduites de dépendance aux divers psychotropes dans l'espace mixte de la maladie et de la faute morale. Il en va de même pour les premières expérimentations cliniques dans lesquelles médecins comme patients éprouvent les plus grandes difficultés à demeurer sur un terrain purement médical et combinent dans les faits techniques médicales et approches morales. [4] Il faut attendre l'émergence des premières théories psychologiques et sociologiques des phénomènes addictifs, dans les années 1930 et 1940, pour que cette mixité soit partiellement dénouée.

En France, en raison de la vitalité et de l'esprit de conquête de la pensée psychiatrique naissante, la question des usages abusifs et chroniques d'alcool se trouve durablement intégrée à une théorie générale de la dégénérescence et des aliénations mentales popularisée par l'aliéniste Bernard Augustin Morel et qui connaîtra un très grand rayonnement dans les milieux psychiatriques jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle. [5] Dans cette construction théorique, l'alcoolisme est pensé comme un des facteurs clés de dégénérescence d'une génération à l'autre conduisant, in fine, au déclin de la race et à la multiplication des cas de folie et de débilité. Cette situation de subordination de la question de l'alcool à l'espace épistémologique de l'aliénation mentale fait obstacle durant la plus grande partie du XIX^{ème} siècle à l'émergence d'un discours médical propre sur l'alcool et ses dangers et à l'élaboration de pratiques cliniques spécifiques pour les alcooliques chroniques. C'est la raison pour laquelle la reformulation d'une problématique proprement médicale des conduites d'ivresse et d'excès va venir d'autres horizons : de fait, c'est la multiplication des cas de relations passionnelles à la morphine provoquées par des prescriptions médicales "libérales" de cet opiacé à partir du milieu du XIX^{ème} siècle qui oblige des médecins et des aliénistes à proposer dans l'urgence une approche médicale de ces phénomènes non anticipés de dépendance aux opiacés. C'est ainsi qu'est construit, dans un premier temps, le concept de *morphinisme* décalqué de la notion d'*alcoolisme* popularisée au milieu du siècle par le médecin suédois Magnus Huss puis, vers 1875, Edouard Levinstein, médecin réputé à Berlin, propose le concept de *morphinomanie* (*morphiumsucht*) qui présente l'avantage de mettre l'accent sur la dimension passionnelle de l'appétence des patients pour la morphine par delà les signes cliniques d'intoxication à cette substance. [6-7-8] Cette notion nouvelle connaîtra un accueil très favorable en France dans les milieux médicaux car elle leur permet de situer leurs responsabilités propres vis-à-vis de l'épidémie de morphinomanie qui touche alors la bonne société. Ainsi l'aliéniste Pichon distingue-t-il en 1889 les morphinomanes « médicaux », victimes d'une forme d'imprudance de leurs médecins traitants et qu'il convient d'aider à se sevrer, des morphinomanes « par vice » qui utilisent cette nouvelle drogue hors de tout cadre médical pour se procurer des sensations et qui portent l'entière responsabilité de leur état. [9]

Cette brève analyse comparative illustre la diversité des conditions qui ont présidé à la reformulation des problématiques de la question de l'alcool et des drogues - dans des registres inséparablement moraux et médicaux - respectivement aux Etats-Unis et en France au cours du XIX^{ème} siècle. Pour autant, elles révèlent un même fond d'inquiétudes quant aux effets possibles des produits psychotropes sur le fonctionnement quotidien des systèmes démocratiques. Outre Atlantique, les inquiétudes se focalisent d'entrée de jeu sur le produit alcool car il est pensé comme le prototype de la substance qui fait perdre au citoyen américain le contrôle de soi (self control) et le libre-arbitre (free will). Or dans l'imaginaire américain, ces deux vertus cardinales

forment la base anthropologique d'un exercice harmonieux de la liberté individuelle au service de la collectivité et de la démocratie. [10-11] Ainsi va se structurer tout au long du XIX^{ème} un abord « tragique » de la question de l'alcool et de ses usages en société qui culminera avec l'adoption de la prohibition totale du produit alcool sur le sol américain en 1919. Et les concepts forgés en cours de route pour caractériser cette passion dangereuse de l'alcool serviront logiquement de matrice pour penser les phénomènes de dépendance aux autres drogues : morphine, héroïne, cocaïne.

En France, et en dépit de la très nette progression de la consommation de l'ensemble des boissons alcoolisées durant le XIX^{ème} siècle, c'est davantage la passion pour les opiacés, avec sa part d'exotisme et d'étrangeté, qui cristallise les inquiétudes et ce, en toute fin du siècle. Si, jusqu'aux débuts de la 3^{ème} République, l'usage de la morphine reste circonscrit, pour l'essentiel, aux classes supérieures, il s'étend par la suite à certaines fractions des classes moyennes et populaires. Cette évolution excite l'imagination de médecins, de journalistes et de romanciers qui, hors de toute observation contrôlée ou travail sérieux d'enquête, s'interrogent sur les relations possibles entre la morphinomanie et la commission de crimes, la désunion des familles ou encore, le déclassement social et l'encouragement à l'oisiveté et à la luxure. Au milieu de ces spéculations et de ces rêveries, une figure littéraire finit par s'imposer, celle de la « morphinée » c'est-à-dire d'une morphinomanie essentiellement féminine, coextensive à l'émergence des revendications féministes, et qui menace la solidité de la famille bourgeoise quand elle touche les femmes de la bonne société et encourage les désordres et la paresse quand elle contamine les mondaines, demi-mondaines jusqu'à atteindre les ouvrières. [12] Or dans leur obsession de la décadence française suite à la lourde défaite de 1871 face à la Prusse, les élites françaises n'auront de cesse de vanter les vertus de la famille bourgeoise et de sa stabilité comme le socle le plus assuré de la nouvelle république et des vertus démocratiques.

Ainsi, dans des formes et des contenus fort différents ici et là, se dessine un lien épistémologique étroit entre la reformulation des problématiques relatives aux conduites d'excès induites par les divers psychotropes dans les quatre registres parallèles de la faute, de la maladie, de la transgression des lois et de la fiction romanesque et la question inédite des conditions d'exercice des libertés individuelles dans la vie quotidienne des nouvelles démocraties.

2/ Problématisations savantes et problématisations littéraires des drogues

Avec l'essor de l'espace romanesque, le XIX^{ème} siècle ajoute subrepticement une nouvelle forme de problématisation de la question de l'alcool et des drogues : celle de la narration littéraire. Au point de départ et comme l'illustre le thème de la « morphinée », cette nouvelle approche paraît très liée aux problématisations morales qu'elle relaie dans son registre propre et qu'elle n'hésite pas à amplifier à l'occasion. Dans la plupart des romans qui fleurissent dans la toute dernière décennie du XIX^{ème} et qui prennent pour thème central la femme morphinomane, le parcours des « morphinées » est invariablement celui d'une chute morale qui débute avec l'installation de l'esclavage à cet opiacé et se termine dans le déclassement social et l'abjection morale. Volontiers moralisateurs, ces récits édifiants s'affranchissent parallèlement des problématisations médicales qui leur sont pourtant contemporaines dans la liberté prise avec les données les plus élémentaires de l'observation et, parallèlement, le recours systématique aux registres de l'imagination et du fantasme. Ainsi, là où les médecins de cette fin de siècle comptabilisent une nette prépondérance masculine dans le relevé de leurs cas cliniques de morphinomanie (75% des cas en moyenne), nos

littérateurs développent ad libitum le tableau d'une morphinomanie essentiellement féminine et qui réunit « femmes du monde, artistes, filles de joie de toute classes » sans oublier « toute la phalange de Cythère et de Lesbos » dans une même passion destructrice pour la morphine. [13] Et là où les médecins notent l'effet dépressif de l'intoxication à la morphine sur l'activité sexuelle des couples, les romanciers, a contrario, font de la morphinomanie féminine le plus sûr compagnon de la débauche sexuelle et de la luxure. Le roman naturaliste lui-même n'échappe pas totalement à cette emprise du fantasme et des symboles. Si dans *l'Assommoir*, Zola reprend explicitement à son compte la théorie de la dégénérescence de Morel en faisant de la lourde hérédité présente chez les Rougon-Macquart le principe explicatif de l'alcoolisme de Gervaise, c'est pour mieux la transformer en un mythe tragique, en une sorte de prédestination au malheur et à la chute contre lesquels les personnages du roman ne peuvent rien.

Par la suite, la narration littéraire des conduites d'ivresse et de dépendance s'autonomise progressivement du récit moral pour s'inscrire pour partie dans l'espace de l'autobiographie et du témoignage et pour une autre, dans celui de la description de mondes sociaux particuliers. Ce faisant, elle se rapproche insensiblement des problématisations savantes, qu'elles soient à vocation scientifique ou médicale, sans pour autant se confondre avec elles, dans un éventuel jeu de correspondances et de renvois qui mérite d'être analysé pour lui-même.

3/ Ouvrir le débat contemporain sur les drogues et les addictions aux problématisations littéraires

A l'heure actuelle, l'espace des débats sur la question des drogues et des conduites addictives est presque entièrement structuré par la confrontation entre les problématisations morales, judiciaires et médicales élaborées entre la fin du XIX^{ème} siècle et le milieu du XX^{ème} et qui conservent encore de nombreux partisans avec le nouveau paradigme de la réduction des risques qui combine une suspension du jugement moral sur les comportements d'addiction avec une problématisation sanitaire et populationnelle pragmatique qui place au premier plan la limitation des dommages induits par les addictions et la mobilisation des professionnels de santé et des usagers pour prévenir le risque infectieux associé à l'injection de drogues. [14]

Pour intéressante que soit cette façon de construire le débat contemporain sur la question des drogues, il y manque à mon sens une composante essentielle qui est celle de la problématisation littéraire des conduites d'excès et de dépendance. C'est d'autant plus regrettable que les avancées de l'analyse littéraire dans d'autres domaines peuvent nous fournir d'utiles instruments pour conduire cet élargissement du débat. Ainsi, la séparation traditionnelle entre littérature réaliste et littérature de fiction est-elle aujourd'hui effacée au profit d'une conception unifiée selon laquelle tout récit doit être également regardé comme un acte cognitif qui produit des formes particulières de connaissance et qu'il est dès lors légitime de rapprocher d'autres modes de production du savoir. Plusieurs numéros thématiques de revues spécialisées, publiés ces sept dernières années et dédiés à la question des liens entre littérature et disciplines scientifiques, ont apporté de multiples illustrations de cette vocation cognitive de l'activité littéraire, y compris pour les œuvres les plus profondément inscrites dans le registre fictionnel ou fantastique (*). [15 – 17] Par ailleurs,

(*) Sans compter un certain nombre de livres et de contributions parus ces quinze dernières années et venant notamment de la sociologie et des sciences humaines (Lassave, 2002 [18]; Barrère & Martucelli, 2009 [19]).

plusieurs auteurs anglo-saxons ont pris de longue date pour thème de recherche l'utilisation par de très nombreuses disciplines scientifiques des techniques narratives propres à la littérature. Ainsi les voies de comparaison entre problématiques scientifiques et problématiques littéraires ne portent-elles pas seulement sur les contenus cognitifs produits ici et là mais aussi sur les instruments et les techniques utilisés pour les produire (*).

Partant de ces avancées de l'analyse littéraire, le présent article se fixe pour objectif d'initier une première analyse des jeux de renvois et de correspondance entre les problématiques savantes des conduites addictives, qu'elles soient normatives (problématiques morales et judiciaires) ou énonciatives (problématiques scientifiques et médicales) et les problématiques littéraires qui se sont multipliées depuis les soixante dernières années dans l'espace romanesque contemporain. Nous avons la conviction qu'une telle démarche est de nature à élargir les débats actuels sur la question des drogues et des addictions en y introduisant des dimensions inédites et peu envisagées jusqu'ici.

4/ Le champ littéraire américain : une occasion particulière d'analyser les relations contemporaines sciences/littérature sur la question des addictions

Afin de donner toutes ses chances à cette analyse comparative particulière, nous avons choisi de privilégier la situation américaine contemporaine pour au moins deux raisons :

- 1/ la figure de « l'addict » est extrêmement présente dans la littérature américaine contemporaine depuis les romans de Nelson Algren (*The Man with the Golden Arm*) et William S. Burroughs (*Junky*) publiés dans l'immédiat après-guerre (en 1949 pour le premier et en 1953 pour le second) comparativement à ce que l'on peut observer sur la même période dans la littérature française et même européenne ; ainsi, entre 1949 et 2007, on dénombre pas moins de 16 romanciers anglo-américains de premier plan ayant écrit un ou plusieurs livres dans lesquels le thème des conduites addictives est très présent, voire central : il s'agit de Nelson Algren (25), William S. Burroughs (25'), Thomas Pynchon (26), Tom Wolfe (27), Donald Goines (28), Hunter S. Thompson (29), Phillippe Dick (30), Hubert S. Selby (31), Jay McInerney (32), Bret Easton Ellis (33), Bruce Benderson (34), Russel Banks (35), Melvin Burgess (36), David Foster Wallace (37), James Frey (38) et Jim Nisbet (39).
- 2/ Il existe, aux Etats-Unis, un espace de communication institutionnalisé entre littérature et sciences qui n'a pas d'équivalent en France et qui se traduit par le fait que de multiples romanciers occupent des positions d'enseignement dans les grandes universités au sein de

(*)On pense notamment à Swirski (2000, 2006 [20 – 21]) et à Nash (1990 [22]) qui se sont intéressés aux emprunts croisés entre les univers scientifiques et littéraires au niveau des techniques narratives : celle notamment du « récit » et de son statut respectif en sciences, en médecine (récits de cas) et en littérature. On pense également à Livingston (1988, 1991 [23-24]) qui établit des parallèles entre l'enquête en science et son équivalent en littérature.

départements d' « Arts et Sciences » (*). Ainsi, parmi les romanciers ayant focalisé plusieurs de leurs livres sur la narration des conduites addictives, quatre auteurs de premier plan ont occupé des postions universitaires : Tom Wolfe, l'auteur de *The Electric Kool-Aid Acid Test*, Russel Banks, l'auteur de *Rule of the Bone*, Bruce Benderson, l'auteur de *User* et de *Pretending to say no Plume* et enfin David Foster Wallace, l'auteur du roman hors norme *Infinite Jest* (**) sans compter ceux qui se sont vus proposer des positions universitaires et qui les ont refusées in fine comme William S. Burroughs déjà cité et Thomas Pynchon, l'auteur de *The Crying of Lot 49* et de *Gravity's Rainbow*.

L'existence de ces départements « Arts et Sciences » dans les grandes universités américaines facilite naturellement les contacts et les échanges entre romanciers en résidence universitaire et scientifiques là où l'institution universitaire française se signale par le cloisonnement quasi étanche de ses filières scientifiques et littéraires. Ainsi, aux Etats-Unis, on peut dire qu'il y a un espace de communication institutionnalisé entre les champs scientifiques et littéraires de nature à favoriser des jeux de correspondances et de renvois entre ces divers modes de production de la connaissance.

5/ Le cas particulier de David Foster Wallace et de son roman fleuve : "Infinite Jest"

Compte tenu de la situation particulière et emblématique du livre de David Foster Wallace, *Infinite Jest*, au sein du corpus évoqué, on a fait le choix d'étayer, dans un premier temps, l'analyse comparée des problématiques littéraires et savantes de la question des addictions dans l'espace américain contemporain à partir de ce roman hors normes. Il présente la particularité de contenir, au fil de ces 1 079 pages de récit (1 487 pages dans la traduction française) [37'], la quasi-totalité des registres narratifs que l'on peut retrouver ici et là, mais toujours par fraction, dans les œuvres des autres auteurs cités. En effet, le livre combine une multiplicité de registres narratifs au gré des personnages, des milieux sociaux et des situations mis en scène par Wallace dans une série de

(*) Il existe une tradition des départements « d'Arts & Sciences » des grandes universités américaines consistant à offrir des positions universitaires à des romanciers rencontrant le succès : position de romancier « en résidence » pour celles et ceux qui n'ont pas un cursus universitaire conséquent en sorte de leur permettre de rédiger l'équivalent d'un PhD. en littérature avant de devenir professeur associé ; position de professeur de lettres associé pour celles et ceux qui ont poussé assez loin leurs études supérieures et/ou ont acquis une notoriété suffisante leur permettant de prétendre directement à cette position. Il s'agit in fine d'attirer des étudiants « payants » dans des cursus d'études littéraires grâce à quelques têtes d'affiche. Cette tradition est à l'origine d'une rivalité bien identifiée au sein des universités entre les professeurs de littérature non romancier et les romanciers « invités » à donner des cours de littérature ou à animer des « ateliers d'écriture » (voir Ben Siegel, 1989 [40] et également Sanders, 1991 [41])... On peut mentionner au passage l'importance du personnage de l'universitaire dans maints romans américains contemporains souvent dotés d'une image peu gratifiante comme chez Saul Bellow...

(**) Classé par le *Time* magazine comme l'un des 100 meilleurs romans de langue anglaise écrits entre 1923 et 2005.

récits superposés et très précisément agencés et qui n'est pas sans évoquer les techniques de superposition des personnages et des intrigues propres aux séries télévisées anglo-saxonnes.

Le livre construit ses différents fils narratifs sur la base de la description, par touches successives, de trois milieux sociaux particuliers dans lesquels le risque addictif est potentiellement élevé : une Académie de formation au tennis de haut niveau (Enfield Tennis Academy), un centre de réhabilitation d'usagers dépendants d'alcool et de drogues (Ennet House) et le milieu interlope des usagers de drogues de rue. Ces mises en situation s'inscrivent dans un registre proche de celui d'un Donald Goine évoquant le milieu de la classe moyenne noire-américaine menacée par le déclassement ou celui d'un Bret Easton Ellis illustrant la vacuité des milieux de la jeunesse dorée de Californie dans les années 80 ou celui encore d'un Bruce Benderson dépeignant les milieux marginaux évoluant à proximité du quartier de Times Square dans les années 90. Mais là où la plupart des auteurs situent leurs récits dans un seul et même milieu, Wallace a eu l'idée de situer le déroulement de son roman simultanément dans plusieurs milieux entre lesquels il va dévoiler, au fil du récit et par touches successives, des liens invisibles.

A ces descriptions et mises en situation de milieux sociaux, Wallace superpose d'autres registres narratifs : tout d'abord celui du « ressenti » de l'addiction par les différents personnages sur le mode du témoignage mais d'un témoignage formulé à la troisième personne comme si l'auteur voulait, en permanence, mettre le lecteur à distance de la narration et décourager toute forme d'identification avec les personnages. En cela, *Infinite Jest* se distingue du registre du témoignage direct de l'expérience addictive que l'on retrouve chez des auteurs aussi différents que William Burroughs ou James Frey (lesquels font part de leur expérience personnelle de l'addiction aux drogues) mais également des descriptions de conduites addictives de personnages dans d'autres romans qui ménagent presque toujours la possibilité d'une identification du lecteur.

Un autre registre narratif est très présent dans *Infinite Jest* et constitue sans doute une des grandes originalités de ce roman : celui de la description minutieuse des dispositifs et des techniques de réhabilitation des usagers dépendants de drogues pour leur permettre de s'affranchir de leurs addictions. C'est ainsi que le roman consacre d'importants développements au mode de fonctionnement des réunions des Alcooliques et Narcotiques Anonymes qui représentent aux Etats-Unis le dispositif lourdement dominant pour les sorties d'addiction (hors sorties personnelles sans aide professionnelle). Cette dimension est peu présente chez les autres auteurs américains cités, à l'exception de quelques passages dans *Junky* où Burroughs évoque ses diverses tentatives de désintoxication et du livre de James Frey - publié 7 ans après *Infinite Jest* - *A Million Little Pieces*, où il raconte à la première personne la sortie de son addiction à l'alcool et aux drogues grâce au programme en 12 étapes des Alcooliques Anonymes.

Enfin, et nous y reviendront pas la suite, le livre de Wallace comporte aussi de nombreuses références, quasi scientifiques, à la pharmacologie des divers psychotropes utilisés par ses personnages, déployant ainsi en parallèle un discours à tonalité scientifique qui redouble la narration des épisodes de consommation de substances sur un versant délibérément cognitif. De plus, Wallace met en scène, en surplomb des diverses péripéties de son roman, une intrigue proprement politique dont on comprend, vers la fin, qu'elle relie l'ensemble des fils narratifs développés jusque là indépendamment les uns des autres.

Par la diversité de ces registres narratifs combinée à l'ubiquité d'un récit qui se déploie simultanément sur trois milieux sociaux particuliers, *Infinite Jest* représente un roman hors-normes mais qui synthétise, à sa façon, les propriétés et qualités présentes ici et là dans la littérature américaine contemporaine relative à la narration des conduites addictives.

6/ Les grands thèmes anthropologiques de Wallace dans *Infinite Jest* : une conception globale de l'addiction en résonance avec le matérialisme biologique contemporain des neurosciences

6a L'absolue corporéité de l'addiction.

Comme évoqué précédemment, le registre du « ressenti » des conduites addictives chez les divers personnages d'*Infinite Jest* constitue un élément majeur du livre et l'un de ses principaux fils narratifs. Mais chez Wallace, ce ressenti se localise avant tout au niveau du corps de ses personnages, dans le mélange particulier de sensations physiques et de signes cliniques déclenchés par la prise de substances psychotropes ou par les syndromes de manque et de sevrage, en amont de toute forme de réflexivité ou de rationalisation. A cet égard, l'un des passages les plus caractéristiques d'*Infinite Jest* est la description sur 10 pages du sevrage forcé de Poor Tony. Poor Tony est un usager de drogues de rue qui vit d'expédients, de vols à la tire, et qui n'hésite pas, si nécessaire, à se prostituer pour payer son héroïne quotidienne. A la suite d'une agression qui a mal tourné, il est obligé de se cacher pour échapper à la vindicte de ses compagnons habituels de rue. Coupé de ses sources familières d'approvisionnement, il est obligé de vivre un sevrage forcé, ce que Wallace met en scène comme une interminable descente aux enfers où le pire du jour présent n'est encore qu'une plaisanterie par rapport à ce que le jour suivant lui réserve. Mais c'est presque exclusivement à travers le corps de Poor Tony et le cortège de sensations physiques désagréables qui en prennent possession tour à tour que Wallace raconte cette descente aux enfers en amont de toute réflexivité à dimension psychologique. Ainsi, tout se passe comme si l'addiction était d'abord celle du corps, d'un corps qui s'autonomise et dont le personnage attend avec terreur la matérialisation de sensations successives de plus en plus létales.

« A chaque pas qu'il faisait dans le couloir noir du Sevrage, Poor Tony Krause tapait du pied et refusait de croire que les choses puissent être pire. Bientôt il fut incapable d'anticiper ses envies d'aller, comme on dit, au petit coin. [...] Des fluides de consistances variées commencèrent à couler, sans avertissement par divers orifices. [...] L'aggravation des symptômes physiques était une séance de shopping chez Bonwit en comparaison de la noire certitude que ces symptômes n'étaient que des avant-goûts, des poteaux indicateurs pointés vers un syndrome de Sevrage plus important.[...] Poor Tony avait eu la fatuité de penser que la vie lui avait donné maintes occasions de trembler. Mais jamais il n'avait connu de tremblements semblables avant que les cadences du temps – hachées, froides, empestant le désodorisant – n'entrent dans son corps par divers orifices – froids également, mais d'un froid humide, le vrai froid - lui qui croyait savoir déjà ce que signifiait l'expression « être glacé jusqu'à l'os » - des colonnes d'épines gelées bourrant ses os de verre pilé – et, il entendait le craquement vitreux de ses articulations à la moindre variation de position, entendait le temps et l'air entrer et sortir librement de son être à loisir, froidement ; et son haleine lui faisait mal au dents. » (p. 420 – 422)

Dans le fil de cette narration, Wallace introduit, comme il le fait souvent dans d'autres passages du livre, des notations pharmacologiques, redoublant ainsi le registre principal du « ressenti » corporel par celui, plus cognitif, de la pharmaco-chimie.

« Quand l'argent manqua même pour le sirop de codéine, il resta assis sur la cuvette au fond des chiottes de la bibliothèque arménienne [...] parce qu'il n'était pas certain de pouvoir réprimer sa diarrhée assez longtemps pour pouvoir aller quelque part – à supposer qu'il ait su où aller.[...] Vers la fin de son deuxième après-midi sans sirop, Poor Tony dut commencer à se Sevrer aussi de l'alcool, de la codéine et de la morphine déméthylisée que contenait l'antitussif, en plus de l'héroïne, et éprouva un ensemble de sensations auxquelles même sa récente expérience ne l'avait pas préparé ; et quand les hallucinations à gros budget du vrai delirium tremens l'assaillirent, quand la première armée luisante et hirsute de fourmis rampa le long de son bras et refusa, fantomatique, de se laisser chasser ou marteler à mort, Poor Tony jeta son orgueil hygiénique dans la gueule en porcelaine du temps, remonta son froc – affreusement froissé par 10+ jours d'inondation autour de ses chevilles [...] et avec l'énergie du désespoir, prit la direction d'Inman Square à Cambridge... [...] Assis tout seul au fond du wagon, il sentait défiler lentement les secondes. Quand les signes précurseurs apparurent, le malaise ressemblait moins à un nouveau problème de santé bien distinct qu'à une exposition de plus dans la galerie des horreurs qu'était le Singe. En fait, ce malaise – une espèce de conflit de synapses dans les lobes temporaux desséchés de Poor Tony – fut entièrement causé par le Sevrage, mais pas celui de l'héroïne, simplement celui de l'alcool de grain, l'ingrédient principal qui faisait tout l'intérêt du sirop Codinex Plus. Il avait consommé quotidiennement environ seize flacons de Codinex à 40°, de sorte que la brusque abstinence le conduisait tout droit vers une vraie lésion neurochimique. Le premier indice de mauvais augure fut une pluie de phosphènes semblables à des étincelles qui tomba du plafond du train branlant [...] Alors le corps de Poor Tony se mit à enfler. Ses membres se transformèrent en dirigeables blancs, s'affranchirent de sa volonté, se détachèrent et flottèrent mollement, barbouillés de morve, dans des étincelles sidérurgiques qui tombaient du plafond. [...] Puis ce fut l'apoplexie. [...] Il entendit le passage d'un train qui n'avait rien de terrestre et subit un orage vasculaire qui, avant que la douleur ne frappe, s'apparenta à une sorte d'orgasme cérébral. Sa tête gonfla, craqua, se dilata. Et quand la douleur frappa (car les apoplexies font mal, peu de péquins ont l'occasion de le savoir), ce fut avec le côté acéré du marteau. Il y eut un couic, un écoulement à l'intérieur de son crâne et quelque chose jaillit de lui. » (p. 422 – 425)

Dans cette hypertrophie de la narration des sensations corporelles, Wallace porte une attention particulière aux déjections corporelles. Mais ce n'est pas toujours pour illustrer l'aggravation du processus addictif comme pour Poor Tony. Ainsi, lorsqu'il décrit minutieusement, dans la partie centrale de son roman, le mode de déroulement des réunions des AA et de leurs rituels, il rapporte le témoignage d'un ex-alcoolique qui voit dans le retour de selles enfin consistantes, le marqueur le plus simple et le plus évident de l'amélioration de son état. Il s'agit d'un irlandais expatrié, chauffeur routier de son état, et qui avait décidé, en rejoignant les AA, « de cesser de conduire des semi-remorques 96 heures d'affilée, pied au plancher, dans des états de psychose chimique ». Voici comment Wallace conduit la narration de cette transformation.

« J'ai été un éclabousseur de chiottes pendant des années et des années. J'étais interdit de chiottes dans tous les restos routiers entre ici et New-York. [...] Et puis un jour... ah, j'oublierai jamais. J'étais à une semaine d'avoir fini ma phase de 90 jours. Sans boire depuis trois mois. J'étais sur le trône chez moi, savez. Bon, je passe les détails, j'ai poussé comme d'hab et... j'ai été si émerveillé que j'en croyais pas mes oreilles. C'était un bruit tellement pas courant que j'ai cru que j'avais laissé tomber mon larfeuille dans les chiottes, voyez ? Que j'avais laissé tomber mon larfeuille, Dieu m'est témoin. Alors je reluque entre mes genoux, dans la chiotte pas éclairé, et j'en crois pas mes yeux. Alors je me lève et je me mets à genoux devant pour bien bien regarder. Comme un amoureux, voyez ? Eh bien, mes

amis, c'était une merveille que j'ai même pas les mots pour le dire. C'était un étron. Un vrai étron. L'était ferme, pointu au bout, avec une chouette forme de croissant. L'était... construit, pas giclé. Pour moi au fond du cœur c'était la main de Dieu qu'avait fait un étron si chouette à regarder. » (p. 488 – 489)

Dans d'autres passages du roman où Wallace évoque les différentes étapes du processus addictif et de ses voies de sortie, c'est toujours par référence à l'évolution des symptômes corporels qu'il situe son propos. Ainsi lorsque l'un des personnages clés du roman, Don Gately, pensionnaire du centre de réhabilitation d'Ennet House, se souvient de l'évolution fatale de l'alcoolisme de sa mère, le récit s'organise entièrement à partir des signes corporels de l'intoxication éthylique auquel Wallace ajoute quelques notations plus médicales sur les complications de la cirrhose.

« Pour autant que Gately soit en situation de diagnostiquer l'alcoolisme chez autrui, sa mère était une alcoolique invétérée. Elle picolait de la vodka Stolichnaya devant la télé. [...] Elle s'enfilait de petits verres avec des petits bouts de carotte et de poivron qu'elle trempait dans la vodka. [...] Elle ne buvait que de la Stolichnaya qu'elle appelait son Compagnon d'armes. Jamais sans mon Compagnon, disait-elle. [...] Quand on vous dit que vous avez une cirrhose, on oublie toujours de vous prévenir que, un jour ou l'autre, vous allez cracher du sang jusqu'à vous étouffer. Ça s'appelle une hémorragie cirrhotique. Votre foie ne traite plus votre sang, il le renvoie et ça vous remonte dans la gorge à haute pression, à ce que lui ont dit les médecins, si bien que la première fois qu'il vit sa mère sanguinolente, en rentrant du football, lors de sa dernière saison, il crut que le marin était revenu et l'avait poignardée. Elle avait été Diagnostiquée depuis des années. Elle allait à des réunions des AA pendant quelques semaines, puis picolait sur le divan et lui demandait, si le téléphone sonnait, de répondre qu'elle n'était pas là. [...] A la longue, son visage se boursoufla, ses yeux se rétrécirent comme des yeux de cochon, ses gros seins tombèrent et son teint jaunait comme un jus d'orange industriel. A la fin, Gately ne put se résoudre à aller la voir à l'hosto. » (p. 618 – 621)

6b Plaidoyer pour une réflexivité limitée

Wallace consacre presque un tiers de son roman à la description minutieuse des modes de déroulement des fameuses réunions des Alcooliques Anonymes avec les différents témoignages qui en scandent le déroulement. Dans les quelques lignes d'avertissement que Wallace a rédigées en introduction à son livre, il mentionne le fait qu'il a assisté en personne à un certain nombre de réunions « ouvertes » des AA de Boston et qu'il a échangé à ces occasions avec de nombreuses personnes qui ont été « extrêmement patientes, loquaces et généreuses ». S'il a recueilli de cette manière un matériau empirique riche qu'il a largement réinvesti dans son roman, on peut penser qu'il a aussi voulu percer le mystère de l'efficacité de ces réunions particulières qui demeure énigmatique pour tout observateur extérieur. C'est très certainement dans la logique de cette recherche qu'il explicite, dans son roman, la vision qui est celle des plus « anciens » de ces réunions (il les appelle « les crocodiles » dans son livre) et que nous proposons de caractériser sous le vocable de « réflexivité limitée ».

Cette réflexivité limitée, elle est d'abord celle des participants qui renvoient celui qui veut comprendre l'efficacité de l'approche des AA pour le maintien de l'abstinence au constat purement empirique que, effectivement, « ça marche ».

« Ca semblait marcher vraiment, mais comment, bon sang ? Rien qu'en posant son cul sur des chaises pliantes hostiles aux hémorroïdes, chaque soir, pour regarder des pores de nez et écouter des clichés ? Voilà ce que Gately n'arrivait pas à piger. [...] D'ailleurs tous ceux qui fréquentent les AA depuis longtemps sont déconcertants quand on leur pose une question qui débute par comment. Vous demandez à ces vieux gaillards terrifiants Comment les AA fonctionnent, et ils vous répondent par un sourire glacial en disant Très Bien. Ça Fonctionne, c'est tout ; point barre. Les nouveaux qui abandonnent leur sens commun, décident de s'Accrocher, de continuer à venir et découvrent soudain que leur cage s'est ouverte, mystérieusement, avec le temps, partagent cette sidération et cette crainte d'un piège. » (p. 486)

Mais cette réflexivité limitée s'applique également à la question clé de l'étiologie de l'addiction, ou plus exactement aux faits, sensations, événements, ressentis que celles et ceux qui témoignent de leur descente aux enfers lors des réunions AA pourraient être tentés de placer comme les éléments déclencheurs, voire explicatifs, de leur addiction à l'alcool ou aux narcotiques. Dans le rituel des témoignages qui forment le cœur des réunions des AA, Wallace met au jour une règle non écrite, non formulée, mais qui n'en régit pas moins l'économie des échanges au sein des réunions : ne pas rechercher les causes de l'addiction quelles qu'elles soient car elles pourraient servir trop facilement d'explication ou d'excuse à d'éventuelles rechutes ou renoncement dans l'épreuve que constitue pour tous les participants le maintien de leur abstinence dans le temps. Voici comment Wallace illustre ce point majeur de la philosophie sous-jacente des AA à partir du témoignage d'une ex-junkie dont l'histoire personnelle se résume au récit d'une dévastation affective.

« L'attribution causale, comme l'ironie, est mortelle en termes d'Engagement. Les veines temporales des Crocodiles se mettront à saillir et à palpiter d'irritation si vous tentez d'attribuer telle ou telle cause à votre Maladie. [...] Voyez par exemple le malaise du public du Drapeau blanc quand la fille de Principes approfondis, maigre, au visage dur, qui prend la parole ensuite explique qu'elle est devenue junkie à huit doses par jour parce que, à seize ans, elle a dû être strip-teaseuse et demi-pute dans le tristement célèbre Naked Club sur la Route 1, [...] que si elle a fait ça à seize ans c'est parce qu'elle a dû fuir sa famille adoptive de Saugus, Massachusetts, [...] et que si elle a fui, c'est parce que, eh bien, parce qu'elle a été adoptée, que ses parents adoptifs avaient déjà une fille biologique, que cette fille biologique était paralysée de naissance, attardée, catatonique, que la mère de famille était [...] cinglée comme une Ecrevisse, en Déni total devant la vie végétative de sa fille, qu'elle considérait ce légume comme un membre valide du phylum des cordés, insistait pour que le père et la fille adoptive traitent Ca comme un être normal et sain, obligeait la fille adoptive à partager sa chambre avec Ca, à emmener Ca avec elle dans les soirées pyjama, et même à l'école, même au softball, chez le coiffeur, en camp de vacances, etc., bref à traîner Ca un peu partout comme un sac, baveux et incontinent sous les exquis atours à la mode achetés par sa mère, spécialement modifiés pour son atrophie [...] Il s'avéra que le tranquille et souriant patriarche de la famille adoptive qui travaillait de 09 h 00 à 21 h 00 dans la compagnie d'assurances Aetna, que ce joyeux et souriant père adoptif faisait passer la mère frappadingue pour une colonne dorique de stabilité par comparaison, car il y avait dans la totale malléabilité paralytique et l'inaptitude catatonique de la fille biologique incapable de produire autre chose que des gargouillis certaines possibilités dont le père souriant avait tiré un avantage parfaitement pervers que l'oratrice n'ose expliciter publiquement, même après trente et un mois de sobriété chez les AA [...] et donc, pour cette raison, elle a dû finalement s'enfuir de son foyer adoptif de Saugus pour faire du strip-tease au Naked 1 et devenir une droguée enragée, non pas, comme

c'est si souvent le cas, parce qu'elle avait subi des attouchements incestueux mais parce qu'elle avait été forcée de partager sa chambre avec une invertébrée baveuse qui, à quatorze ans, avait été incestueusement tripotée chaque nuit par un souriant père biologique, assureur de son état, qui [...] aimait imaginer que Ca était Raquel Welch, bombe sexuelle en celluloïd au temps de la splendeur glandulaire du père, et allait même jusqu'à appeler Ca « Raquel » dans les moments d'extase incestueuse. » (p. 514 – 516)

Wallace décrit les réactions de l'assistance à ce témoignage en termes de « détresse empathique », sorte d'oxymore par lequel il veut faire comprendre l'ambivalence de l'attitude des plus anciens des AA par rapport à des témoignages qui transgressent la règle non écrite de l'interdiction des pourquoi (bienveillance sur la forme, rejet sur le fond).

« Les auditeurs se détournent, se prennent la tête, bougent, expriment une détresse emphatique devant l'invitation implicite contenue dans le récit à compatir avec la pauvre, dont le ton d'auto-apitoiement est moins alarmant par lui-même que par l'explication qu'il sous-tend, l'évocation d'une Cause extérieure qui peut, dans l'esprit de l'addict, se transformer insidieusement en Excuse alors que l'attribution causale, chez les AA de Boston, est crainte, bannie, punie par détresse emphatique. Le Pourquoi de la Maladie est un labyrinthe que les AA sont fortement incités à boycotter parce qu'il est habité par les minotaures jumeaux du Pourquoi moi ? et du Pourquoi pas ?, c'est-à-dire l'Auto-apitoiement et le Dénî, les deux aides de camp les plus redoutés de l'Adjudant à tête de smiley.[...] Alors les pourquoi et les donc sont interdits. » (p. 519 – 520)

Mais la réflexivité limitée s'impose également dans le quotidien des ex-alcooliques, lorsqu'il s'agit de maintenir l'abstinence coûte que coûte, en dépit de la tentation de reprendre du produit, ce que Wallace appelle le « fantôme tentateur » qui, s'il parvient à appâter sa victime, « la prendra au lasso pour la ramener Là-bas », c'est-à-dire dans l'enfer de la spirale de la rechute. La consigne reine est alors d'investir ses pensées dans des activités, des rituels ou des dispositifs qui limitent les pensées circulaires et finalement obsédantes. Car dans l'expérience addictive que Wallace veut nous faire partager, la pensée circulaire et obsédante est celle qui est concentrée sur l'obsession de la rechute et sa difficile conjuration. Elle devient paradoxalement une pensée de type addictif.

« La plupart des accros à une Substance sont aussi accros à la pensée, c'est-à-dire qu'ils ont une relation compulsive et malsaine avec leur propre pensée. Le terme savant des AA de Boston pour désigner la pensée de type addictif est : Analyse-Paralyse. [...] Dans une proportion de 99%, la pensée des penseurs compulsifs a pour objet eux-mêmes ; ces 99% de pensée autocentrée consistent à imaginer des choses qui vont leur arriver puis s'y préparer ; et, bizarrement, s'ils cessent d'y penser, 100% des choses auxquelles ils consacrent 99% de leur pensée et de leur énergie pour les imaginer et se préparer aux contingences induites et à leurs conséquences ne sont jamais bonnes. Que tout cela est révélateur du désir, en début de sevrage, de perdre littéralement l'esprit. Bref, que l'activité cognitive dans notre tête consiste, pour 99%, à tenter de se foutre les jetons en permanence. » (p. 284)

Pour échapper à ce mode compulsif de réflexivité, les AA préconisent l'investissement dans deux formes principales d'activité : un investissement intellectuel et affectif dans le suivi assidu des réunions AA du groupe auquel on appartient ; un investissement corporel dans des rituels tels celui de la prière quotidienne où l'addict invoque une puissance supérieure pour l'aider à s'affranchir de son addiction. Voici comment Wallace présente ce rituel corporel à travers le personnage haut en couleur de Don Gately.

« Au bout d'environ quatre mois de résidence, le désir térébrant d'ingérer des narcotiques de synthèse disparut mystérieusement comme par magie, chez Don Gately, ainsi que lui avaient prédit les Crocodiles du Groupe Drapeau Blanc s'il était assidu aux réunions nocturnes [...] Ils lui dirent de se mettre chaque matin sur ses genoux de mammoth pour demander à Dieu, tel qu'il le concevait, de lui retirer le désir térébrant, et de recommencer le soir avant de se coucher pour remercier cette figure divine de lui avoir permis de passer une journée entière sans Substance. Jusqu'alors, Gately ne s'était agenouillé que pour dégueuler, baiser, trafiquer une alarme au bas d'un mur ou parce qu'un veinard avait réussi à lui coller un direct pas loin du bas-ventre dans un rififi. Pour un sans-Dieu, un sans-Christ comme lui, cette genuflexion était une veulerie de mauviette châtrée et il se sentait tellement hypocrite de s'y prêter chaque matin et chaque soir sans exception, motivé par une envie de se défoncer si tenace qu'il en venait à prier humblement pour que sa tête explose et que tout ça s'arrête. Peu importait ce qu'il pensait, ce qu'il croyait ou même ce qu'il disait, lui avait expliqué Pat. L'important était ce qu'il faisait. S'il faisait ce qu'il fallait, et continuait à le faire longtemps, ses pensées et ses croyances changeraient.» (p. 645)

Ainsi l'addiction – conçue inséparablement comme un ascendant irrésistible de la substance sur le corps de l'addict (corporéité) et une obsession psychologique torturante qui ne laisse aucun répit à la pensée (pensée addictive) – peut finir par se dissoudre grâce à la monotonie répétitive des rituels AA et à leur capacité à bloquer, sur la longueur, les pensées obsédantes et circulaires. En d'autres termes, il s'agit de prévenir les rechutes en limitant strictement, par un dispositif de rituels, l'activité cérébrale réflexive de l'ex-addict en phase de réhabilitation.

6c. Des technologies de modification du self qui projettent l'intériorité vers les objets extérieurs

Dans son roman, Wallace établit un parallèle implicite entre les processus d'entraînement des futurs tennismans de haut niveau formés par l'Enfield Tennis Academy (ETA) et les mécanismes à l'œuvre dans les rituels répétitifs des réunions des différents groupes AA de Boston. Dans les deux cas, il les présente comme des technologies de modification du self destinées à installer chez leurs bénéficiaires un mental adapté à l'objectif poursuivi : la performance tennistique à l'ETA, la réussite de la sortie définitive de l'addiction au centre de réhabilitation d'Ennet House (*). Ces technologies, quoi que fort différentes dans leur contenu, ont pour point commun de cibler le corps pour transformer l'esprit en le reliant très étroitement au monde extérieur des objets. Voici comment Wallace introduit cette idée s'agissant de l'entraînement au tennis de haut niveau à travers le dialogue qu'il restitue entre Jim Incandenza, le fondateur d'ETA, et son père. Jim a alors 10 ans et fait montre de talents prometteurs pour le tennis.

« Une balle de tennis est le corps ultime, mon gars ? C'est le savoir crucial que je dois t'inculquer avant d'aller tester réellement le formidable potentiel qui est en toi. Jim, une balle de tennis et le corps ultime. Parfaitement ronde. Répartition égale de la masse. Mais vide à l'intérieur, complètement vide. Sujette aux caprices, sensible au spin, à la force – que tu utiliseras bien ou mal.

(*) Cette idée d'un parallèle implicite entre ces diverses technologies du self dans le roman de Wallace a été formulée dès 1999 par Katherine HAYLES dans un article pour la revue littéraire *New Literary History* [42].

Elle reflètera ton propre caractère. Elle n'a pas de caractère en soi. C'est du pur potentiel. [...] Tu apprendras à la traiter avec considération, fils, je dirais même avec amour, et elle s'ouvrira pour toi, à ta demande, elle répondra au doux appel de son chevalier servant. Le truc des vrais grands joueurs au corps vigoureux qui surclassent tous les autres, c'est une façon d'être avec la balle qui s'appelle et garde en mémoire, le toucher. Touche la balle. Voilà...ça, c'est le toucher d'un joueur, bien. Fais avec la balle ce que tu fais avec ce corps de grand échalas, Mrs Jimbo. Je le prédis dès maintenant. Je vois que tu vas appliquer les leçons d'aujourd'hui à ton propre corps physique. Plus question de baisser la tête sur ta poitrine et de voûter les épaules. C'est fini, les maladresses. Finis les gestes incontrôlés, les assiettes cassées, les abat-jour renversés, les épaules affaissées et la poitrine rentrée, les objets ordinaires qui tournent et résistent dans tes grandes mains, mon garçon. Essaie de ressentir ce que ressent cette balle, Jim. Une présence physique totale. Pas de pensées qui remuent dans la tête. Une présence complète.» (p. 223 – 224)

Le roman de Wallace fourmille d'autres exemples dans lesquels la présence d'objets extérieurs (y compris la personne qui parle devant vous pour ce qui est des réunions AA), rendue obstructive par la mise en œuvre de rituels, permet d'éliminer toutes les pensées autonomes des sujets au profit d'une concentration exclusive sur ce qui est donné à voir et à entendre ici et maintenant. Une illustration particulièrement significative de cette prégnance des objets extérieurs apparaît dans la dernière partie du livre : il s'agit du récit de la réunion d'un groupe de paroles à laquelle le fils de Jim Incandenza, Hal Incandenza, participe par erreur, pensant assister en fait à une réunion des Narcotiques Anonymes. Wallace scénarise cet épisode par référence à ce qui se pratique dans certains groupes de parole américains où, dans un souci de pédagogie à destination de personnes totalement ignorantes des approches psychanalytiques, on personnalise les possibles conflits psychiques intérieurs des participants sous la forme de figurines, de poupées ou de peluches qui sont autant d'objets extérieurs que les participants peuvent s'approprier au fil de la séance, dans une démarche semblable à celle de certaines psychothérapies pour enfants.

« En fait, la Réunion semble avoir commencé. La pièce n'est pas assez grande pour créer une atmosphère d'anonymat ou de présence décontractée, juste pour voir. Neuf ou dix adultes de la classe moyenne sont assis dans la chaleur sur des chaises en plastique orange aux pieds tubulaires en acier. Ils sont tous barbus, tous en pantalon chino et pull, tous assis de la même façon, jambes croisées, mains sur les genoux, pieds à la verticale des genoux, tous en chaussettes, sans aucune chaussure ni manteau en vue dans la pièce. [...] Le seul type de la Réunion qui prête attention à l'entrée de Hal est sur le devant de la pièce, c'est un homme que Hal décrirait comme maladivement rond, doublement sphérique, un globe aux dimensions de Leith, environ, surmonté d'un autre globe plus petit mais néanmoins volumineux, sa tête, avec des chaussettes écossaises. [...] Il tient d'une main un Magic Marquer et de l'autre une sorte d'ours en peluche contre sa poitrine [...] Le bonhomme maladivement rond et blond est visiblement le chef de la Réunion, peut-être un officiel haut placé des Narcotiques Anonymes.[...] Près de lui un autre homme d'âge moyen pleure et tient également un ours en peluche. Les sourcils blonds se lèvent et s'abaissent quand le bonhomme dit : « Je propose que nous serrions tous nos ours fermement pour laisser notre Enfant Intérieur écouter, sans juger, l'Enfant Intérieur de Kevin exprimer sa douleur et sa perte. » Ils sont tous à des angles subtilement différents par rapport à Hal qui, affaissé près du mur à l'avant-dernier rang, constate en tendant le cou, mine de rien, que tous ces hommes de la classe moyenne, à la trentaine bien sonnée, serrent effectivement des ours en peluche contre leur poitrine – et des ours identiques, potelés, bruns, pattes écartées, avec une petite langue en velours rouge qui saille comme si on les étranglerait. » (p. 1085 – 1087)

Même si l'intention parodique de Wallace est transparente dans cet épisode, elle n'en véhicule pas moins un fil conducteur original que l'on retrouve dans beaucoup d'autres passages de son roman. Il s'agit de faire part de l'expérience de celles et ceux qui veulent s'affranchir de leur addiction en termes d'investissement dans des rituels corporels, narratifs (tous les témoignages dans les réunions des AA et des NA sont strictement codés), et émotionnels qui tendent par diverses voies à projeter l'intériorité des sujets vers des objets extérieurs et des dispositifs matériels. In fine, ces projections doivent venir en soutien à une limitation de la réflexivité des addicts en phase de réhabilitation, c'est-à-dire qu'elles doivent contribuer à court-circuiter leurs pensées circulaires et obsédantes (la pensée de type addictif selon la caractérisation de Wallace) qui favorisent inmanquablement la rechute.

Faut-il aller jusqu'à parler « d'anti-intériorité » pour caractériser cette conception que Wallace construit par touches successives, d'une subjectivité des personnages totalement investie par les objets extérieurs (à commencer par leurs corps) et les diverses manifestations de la réalité matérielle qui les entoure ? C'est en tous les cas l'expression privilégiée par Elisabeth Freudenthal dans son article de 2010. (*) Evoquant la façon dont Don Gately accepte de s'investir dans le rituel corporel de la prière des AA sans en rechercher la signification, elle caractérise cette attitude comme une « anti-intériorité » et elle trace ensuite un parallèle entre cette forme « minimale » de subjectivité et le matérialisme biologique qui caractérise les sciences biologiques contemporaines et la biomédecine. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce parallèle dans la dernière partie de cet article mais pour l'heure, l'expression d'anti-intériorité nous semble excessive. La notion de « réflexivité limitée », proposée dans les pages précédentes, paraît plus proche de l'expérience que Wallace cherche à nous faire partager. En effet, chaque personnage du roman incarne des ressentis très différents par rapport à l'expérience addictive : dans l'expérience subjective de Poor Tony, c'est l'urgence quotidienne de prévenir le manque d'héroïne qui monopolise ses pensées, envahit ses affects et détermine ses agir ; dans celle de Hal Incondenza, c'est la préoccupation constante de concilier son addiction au cannabis avec les contraintes de son entraînement au tennis de haut niveau qui guide ses réflexions et induit son profil psychologique particulier, organisé autour du « secret bien gardé » de son addiction. Chez Don Gately et avant qu'il n'intègre Ennet House, c'était le cercle vicieux formé par son activité principale de cambrioleur et son addiction au Demerol (**), l'un étant au service de l'autre et réciproquement. Chacune de ces expériences addictives induit donc chez les différents personnages des régimes particuliers de subjectivité qui ne sont pas réductibles à une anti-intériorité. Même dans le cas de Poor Tony pourtant lourdement dominé par ses impressions corporelles, Wallace met en scène plusieurs épisodes dans lesquels il doit concevoir diverses stratégies pour assurer son approvisionnement. Plus qu'une anti-intériorité, ces différents régimes de subjectivité incarnent diverses formes de réflexivité limitée, c'est-à-dire une réflexivité qui se concentre sur la nécessité d'adapter la conduite addictive aux contraintes propres aux différents milieux sociaux dans lesquels les personnages évoluent à l'exclusion d'autres considérations.

(*) Article paru comme celui de Katherine HAYLES dans la revue *New Literary History* [43].

(**) C'est un analgésique narcotique puissant commercialisé aux Etats-Unis par Sanofi Winthrop.

Et ce n'est pas le moindre des paradoxes mis en évidence par Wallace : de même que l'expérience addictive induit, sous diverses formes, une réflexivité limitée, les dispositifs de sortie de l'addiction tels que ceux proposés par les AA et les NA enrôlent à leur service, et dans une sorte d'inversion des mécanismes psychologiques, cette même forme de rationalité. Là où l'addict n'avait pas le temps de penser à autre chose qu'à la préservation de sa conduite addictive (discrétion, sécurité de l'approvisionnement, recherche des fonds pour financer sa consommation, maintien de son activité professionnelle,...), le cortège des rituels propres aux groupes AA a pour vocation première d'investir au maximum le temps disponible et l'esprit des addicts en voie de réhabilitation afin de ne pas laisser la moindre place aux pensées obsédantes et circulaires qui favorisent la rechute (*). En d'autres termes, les rituels ont vocation à prendre la place envahissante qu'occupait auparavant la substance dans l'esprit de l'addict en voie de réhabilitation afin de neutraliser les mécanismes psychologiques de la rechute.

7/ La complexité de la problématisation littéraire de l'addiction chez Wallace

Le roman de Wallace dessine par touches successives, au fil de ses 1 328 pages de récit (**), une conception globale des conduites addictives et de leurs cycles temporels dans lesquels il inclut les voies de sortie de l'addiction à travers les descriptions détaillées qu'il consacre aux dispositifs empiriques des AA et des NA. Cette conception globale place au premier plan l'ascendant irrésistible que le produit favori de l'addict exerce sur la totalité de son être, à savoir sur son corps à travers le registre narratif du « ressenti » (attachement du corps aux impressions hédoniques provoquées par la substance) et, de façon inséparable, sur son cerveau dont l'espace de réflexion fini par être totalement capté par des pensées coupables relatives à la consommation de la substance (pensée circulaire de type addictif). Selon Wallace, cet ascendant de la substance va crescendo jusqu'au moment où la consommation n'apporte plus vraiment de plaisir ou même de soulagement à l'addict sans pour autant qu'il puisse parvenir à s'abstenir compte tenu de la véritable descente aux enfers que constitue un sevrage non assisté. Et c'est parvenu à ce stade que certains addicts vont opter pour la voie difficile de la réhabilitation via l'entrée dans un groupe AA ou NA. (cf. p. 480 – 487)

A cet égard, Wallace établit une relation complexe entre le thème de l'ascendant de la substance et celui de la réflexivité limitée : d'un côté cet ascendant finit par rétrécir l'espace des pensées de l'addict qui va s'installer, de ce fait, dans un régime de réflexivité limitée. Mais celui-ci n'a qu'un temps : au fur et à mesure que les inconvénients de la conduite addictive prennent insensiblement le pas sur ses avantages, la réflexivité limitée se transforme peu à peu en une pensée coupable, partagée contre elle-même entre le souhait d'arrêter et l'impossibilité d'y parvenir du fait de la dépendance installée au produit. C'est alors que s'enclenche ce que Wallace appelle la pensée de type addictif, c'est-à-dire une pensée obsédante et circulaire qui devient partie prenante de la

(*) Wallace attire notre attention sur le fait qu'un membre actif d'un groupe AA n'a pas une minute à lui et donc pas vraiment le temps de gamberger : « Un membre actif d'un groupe AA de Boston est toujours en déplacement et mène un peu la vie d'un musicien professionnel ou d'un sportif de ce point de vue. » (p. 477)

(**) Auxquelles s'ajoute la bagatelle de 168 pages de note.

spirale de l'addiction. La sortie de l'addiction passe donc par la rupture de ce régime de pensée circulaire et le rétablissement, paradoxal, d'une réflexivité limitée. Et c'est ici que les rituels des AA ainsi que l'investissement du moi dans des objets extérieurs et des dispositifs matériels prennent toute leur importance pour réinstaller, au bénéfice d'une sortie de l'addiction, un régime de réflexivité limitée.

Parvenu à ce stade, Il est assez tentant d'établir tout un jeu de correspondances entre cette problématisation et celle des neurosciences contemporaines. Correspondance quant à l'accent mis ici et là sur la dimension organique de l'addiction : de même que Wallace hypertrophie la dimension corporelle de l'addiction dans *Infinite Jest*, les neurosciences accordent une place centrale au substrat biologique des mécanismes addictifs au cœur duquel elles ambitionnent de traquer les fondements ultimes de ces troubles du comportement ; de la même façon que Wallace projette l'intériorité de ses personnages dans le monde extérieur des objets, les neurosciences ont pour dessein de projeter l'intégralité des mécanismes de l'esprit dans le cerveau c'est-à-dire dans une réalité organique objectivable ; et de la même manière que Wallace illustre le potentiel thérapeutique de la réflexivité limitée pour les sorties d'addiction, les démarches thérapeutiques inspirées par les avancées des neurosciences cognitives mettent en avant le bénéfice de processus de réhabilitation cognitivo-comportemental qui s'en tiennent strictement à l'apprentissage de nouveaux réflexes comportementaux, au plus loin de toute investigation de nature psycho-analytique qui s'enfoncerait dans la subjectivité du sujet.

Pourtant ce parallèle est illusoire ne serait-ce que par égard à la chronologie des événements. D'après Wallace lui-même, l'essentiel d'*Infinite Jest* a été conçu et rédigé par lui au tout début des années 90, plus précisément entre les années 1991 et 1994, c'est-à-dire à un moment où la neurobiologie des addictions n'en était encore qu'à sa première phase de développement. Si la découverte fortuite du circuit cérébral de la récompense date de 1954 (Olds & Milner) [44] et celle de la dopamine en tant que neurotransmetteur essentiel dudit circuit en 1958 (Carlsson & Waldeck) [45], il faut attendre la fin des années 90 et le début des années 2000 pour que les neurosciences parviennent à identifier et à décrire l'ensemble des types et sous-types de récepteurs dopaminergiques avec leurs fonctions respectives ainsi que l'ensemble des structures cérébrales impliquée, à un titre ou à un autre, dans l'activation du circuit de la récompense (*).

8/ La très grande congruence de la problématisation littéraire des addictions chez Wallace avec la situation du champ scientifique américain au seuil des années 90

Plusieurs passages d'*Infinite Jest* ne laissent aucun doute sur le fait que Wallace s'est beaucoup intéressé à la production scientifique sur les addictions qui était accessible durant la période où il a rédigé son roman-fleuve et qu'à cette occasion, il a sans doute lu de nombreuses publications sur

(*) Ce volet des avancées des neurosciences reste tributaire du rythme de progression des techniques d'imagerie cérébrale.

cette question (*). Ainsi, dans le cours de plusieurs développements narratifs, Wallace parsème son propos de données épidémiologiques, cliniques ou pharmacologiques directement importées de la littérature scientifique de son époque et qu'il mélange à dessein avec des considérations issues de la vie quotidienne ou nées de son imagination. Les pages 279 à 282 sont caractéristiques de cette manière de faire. D'autres passages du livre prouvent sans ambiguïté qu'il se tenait également au courant des avancées des neurosciences sur la question des comportements addictifs. Dans le déroulé d'une longue conversation entre deux personnages de son roman, Wallace évoque en détail l'expérience d'Olds et Milner, les découvreurs fortuits du circuit de récompense (p. 651 – 652 (**)). Plus loin dans son roman, lorsqu'Hal Incandenza assiste, par erreur, à la réunion d'un groupe de paroles et tente de décrypter ce qui s'y passe, il met dans sa bouche des expressions issues directement de la neurobiologie des addictions :

« Bien que l'Enfant Intérieur lui rappelle désagréablement le redouté Dr Dolotes Rusk, Hal est prêt à parier qu'ici il s'agit d'une expression imagée des Narcotiques Anonymes pour désigner un composant limbique du système nerveux central ou la partie du cortex qui n'est pas complètement détraquée sans la drogue qui, jusque là, nous a secrètement aidés à traverser les journées ou toute autre assertion encourageante du même ordre ». (p. 1 087)

Par ailleurs, au fil de ses positions universitaires successives, Wallace a été au contact des nombreuses disciplines scientifiques dispensées dans les institutions où il était lui-même enseignant. Ainsi, l'Université de l'Etat de l'Illinois, où il a été professeur de littérature pendant 10 ans (1992 – 2001), abrite un important Centre de recherche en mathématiques, sciences et technologie à côté de ses départements de littérature et de sciences sociales. Au Ponomo College en Californie où il a été professeur de littérature et d'écriture créative à partir de 2002 jusqu'à sa mort en 2008, l'institution inclut de très nombreux départements scientifiques (astronomie, mathématiques, chimie, biologie, neurosciences, sciences cognitives,...) en parallèle de ses départements de littérature et de sciences humaines et sociales.

Compte tenu de ce contexte institutionnel et de la curiosité inlassable de Wallace pour la question des addictions qui le concernait personnellement, c'est la très grande congruence entre la problématisation littéraire originale qu'il construit dans *Infinite Jest* et la situation du champ scientifique américain au même moment qui doit retenir l'attention.

Jusqu'au milieu des années 1970, les recherches dans le champ des addictions sont restées dominées aux Etats-Unis par des approches de nature sociologique et psychosociologique inspirées par l'Ecole de Chicago. Les chercheurs inscrits dans la mouvance de cette école s'intéressent

(*) Lui-même était aux prises avec des problèmes récurrents d'addiction et de dépression depuis son adolescence. Il finira d'ailleurs par mettre fin à ses jours en 2008.

(**) En fait, il contracte les deux noms en un seul et fait parler ses personnages de l'expérience « d'Older ».

prioritairement aux mécanismes d'apprentissage de l'usage des drogues conçus comme des dynamiques interactionnistes dont les racines sont indissociablement sociales, culturelles et symboliques. C'est la grande époque des enquêtes de terrain dans les différents milieux sociaux où l'usage de drogues est particulièrement marqué : milieux musicaux du jazz, populations des ghettos noirs américains, population des centres de réhabilitation,... [46 - 50] Ces approches, dans leur diversité, minimisent le rôle des substances et de leurs propriétés hédoniques dans l'étiologie des addictions ou plus exactement, subordonnent l'ascendant chimique des substances à leurs significations sociales et culturelles. On peut rappeler à cet égard qu'Alfred Lindesmith, le précurseur de l'approche sociologique des addictions, explique dès 1938 dans sa thèse de doctorat que l'addiction ne peut pas être réduite au simple effet sur les individus des propriétés pharmacologiques des produits consommés dans la mesure où l'usage répété d'héroïne nécessite un long processus d'apprentissage qui est d'essence sociale et non organique. [51]

Or cette domination relative des approches sociologiques et apparentées dans le champ des recherches sur les addictions se disloque au cours de la décennie 80 au profit d'un retour à des approches strictement biologiques des mécanismes addictifs. Et ce mouvement de balancier va venir des milieux médicaux américains restés fidèles au primat de l'analyse en termes de chimie des substances pour rendre compte de la genèse des conduites addictives. Trois noms incarnent le retour de ce courant majeur de la pensée américaine : celui de Jellinek pour l'alcool et ceux de Dole et Nyswander pour les opiacés.

Elvin Morton Jellinek (1890 – 1963) est considéré par les milieux scientifiques américains comme le fondateur de l'alcoologie américaine « moderne ». Physiologiste et biostatisticien de formation, il a consacré l'essentiel de sa vie professionnelle, à partir de 1939, à la question de l'alcoolisme aux Etats-Unis considérée à la fois comme un problème de santé publique et comme une énigme médicale. Jellinek a eu pour ambition de construire un paradigme strictement médical de l'alcoolisme-maladie qui puisse concurrencer sur leurs terrains les approches psychiatriques du trouble alcoolique alors dominantes et qui avaient été initialement popularisées par Laurence Kolb dans les années 30 [52]. Au cœur de ces approches psychiatriques, on trouvait l'idée que l'alcoolisme est fondamentalement un symptôme comportemental révélateur de troubles de la personnalité sous-jacents. Très logiquement, la clinique de l'alcoolisme était considérée comme le terrain naturel d'action non pas du médecin mais du psychiatre. Il revenait à celui-ci de dénouer les conflits psychiques internes à l'origine du trouble alcoolique.

Dans son ouvrage de synthèse sur le concept de maladie alcoolique publié en 1960, Jellinek prend clairement ses distances avec le paradigme psychiatrique pour lui préférer un paradigme de nature biologique. [53] Pour lui, l'alcoolisme installé, chronique, est d'abord une maladie somatique dominée par le flux et le reflux des symptômes corporels du manque d'alcool. En d'autres termes, le trouble alcoolique manifeste une véritable autonomisation pathologique du corps du buveur qui se traduit par une dissociation entre la volonté du sujet (il souhaite s'arrêter de boire) et ses pulsions corporelles provoquées par sa dépendance physique à l'éthanol et qui le poussent perpétuellement à reboire. Et ce sont bien les mécanismes métaboliques du soma qui se trouvent placés au cœur du trouble alcoolique et que le médecin a le devoir de prendre en considération en priorité. D'où l'importance clinique fondamentale du sevrage « assisté » avant tout autre intervention thérapeutique pour aider les alcooliques à s'affranchir de leur addiction.

On ne peut qu'être frappé rétrospectivement par l'évidente congruence entre ce paradigme « scientifique » de Jellinek et la problématisation littéraire de l'addiction chez Wallace dans un jeu de symétrie presque parfait. De même qu'*Infinite Jest* met en avant et en scène l'absolue corporéité de l'addiction au point de résumer l'expérience subjective de cette dépendance à celle de la succession de ses impressions corporelles, le paradigme de Jellinek s'organise autour de la dimension corporelle de la dépendance à l'alcool dont il fait le principe explicatif de cette forme d'addiction. Et comment ne pas voir dans la dissociation relevée par Jellinek entre la volonté du buveur et ses pulsions corporelles le précédent scientifique de ce que Wallace problématise dans *Infinite Jest* comme étant la pensée de type addictif, c'est-à-dire une pensée partagée contre elle-même et qui vient torturer, par intermittence, ses différents personnages. Comment ne pas discerner également dans « l'ascendant exercé par la substance » sur les différents personnages du roman de Wallace avant qu'ils ne s'inscrivent dans les protocoles AA ou NA l'équivalent littéraire de « l'ascendance de l'éthanol » sur les structures métaboliques du corps de l'alcoolique qui constitue le noyau dur de la problématisation médicale développée par Jellinek.

Mais ce jeu de correspondances peut également être établi avec la recherche américaine sur l'addiction aux opiacés en partant des contributions de Vincent Dole (1913-2006) et Marie Nyswander (1919-1986) qui ont marqué un tournant majeur dans ce domaine. Dole était médecin et Nyswander psychiatre et psychanalyste. En 1965, ils ont été les premiers à lancer, dans le cadre du Rockefeller Institute, un programme expérimental de traitement de substitution aux opiacés par la méthadone. Au départ, ce programme n'incluait que quelques patients mais devant les résultats spectaculaires obtenus, il a rapidement été étendu à plusieurs centaines de sujets dépendants majeurs aux opiacés. Les améliorations les plus visibles concernaient le retour à une vie sociale et affective « normale » c'est-à-dire la réintégration dans l'emploi, la restauration des liens familiaux, l'abandon du deal de rue et la disparition des problèmes récurrents des patients avec la police et la justice. En s'appuyant sur ces succès en partie inattendus, Dole et Nyswander rédigent au début de l'année 1967 un article de synthèse dans lequel ils commencent par remettre en cause la problématisation morale de l'addiction aux opiacés qui avait encore de nombreux partisans au sein du corps médical américain et qui présentait l'héroïnomane comme un être faible, dépourvu de tout sens moral et inapte à exercer sa liberté. [54] Mais dans ce même article, ils remettent également en cause les problématizations psychologiques (personnalités vulnérables à l'addiction) ou sociologiques (rôle des dynamiques sociales et culturelles dans l'installation de la conduite addictive) au profit d'une théorie purement métabolique de cette forme de dépendance. Pour eux, ce qui enferme in fine les patients qu'ils ont rencontrés et soignés dans le cercle vicieux de leur addiction, ce ne sont pas des problèmes sous-jacents de personnalité ou encore l'influence délétère d'environnements sociaux déviants mais beaucoup plus simplement, l'installation d'une dépendance pharmacologique de leur organisme aux opiacés. Leur permettre de concilier cette dépendance avec les exigences de la vie en société en remplaçant un produit interdit et dangereux par un médicament, tel est le pari du traitement de substitution pour leur rendre une forme de liberté.

On voit ici que par des voies différentes, Jellinek pour l'alcool et Dole et Nyswander pour les opiacés ont réinstallé en pleine lumière un paradigme métabolique de l'addiction que le développement des réflexions de la psychiatrie américaine à partir des années trente conjugué aux recherches pionnières de l'Ecole sociologique de Chicago dans les années 60 et 70 avaient quelque peu rejeté dans l'ombre. De ce point de vue, Wallace, avec son roman fleuve, s'inscrit totalement

dans ce renouveau de l'approche des addictions par la pharmacologie des substances et leurs effets différenciés sur l'organisme humain. D'ailleurs, dans les nombreuses notes dont Wallace assortit son récit et qui forment presque un roman dans le roman, on trouve assez souvent des notations pharmacologiques sur la composition chimique des substances consommées par les différents personnages ainsi qu'une énumération des différents noms commerciaux sous lesquels ils sont distribués sur le marché légal ou sur le marché parallèle.

Or la décennie 90 est non seulement celle de la première publication d'*Infinite Jest* mais aussi celle des investissements massifs du NIDA (le National Institute of Drugs and Addiction) dans la neurobiologie des pharmacodépendances, en particulier à partir de 1997, sous l'impulsion d'Alan Leshner qui prend alors les rennes de cette institution.[55 - 57] Et ces investissements massifs produiront leurs effets dans la décennie suivante avec des avancées majeures dans la compréhension des mécanismes cellulaires et moléculaires à l'œuvre dans les comportements addictifs et localisés dans l'organe-cerveau. De ce point de vue, les neurosciences américaines dédiées à l'addiction n'ont pas initiées leurs propres commencements : elles ont hérité d'un contexte intellectuel favorable à leur expansion grâce à la réinstallation au centre du jeu de problématiques purement biologiques pour penser les addictions. Rétrospectivement, Jellinek, Dole et Nyswander doivent être regardés comme les acteurs et les marqueurs de ce renversement dans le champ scientifique américain. Mais le roman de Wallace témoigne aussi, à sa manière et dans son registre propre, de cette résurgence du paradigme biologique.

9/ Conclusion

A travers la façon originale dont Wallace mène le récit des conduites addictives de ses différents personnages, trois caractéristiques remarquables émergent : l'importance qu'il accorde à la dimension corporelle de l'addiction au point de résumer l'expérience addictive intime à celle de ses impressions corporelles ; le jeu ambigu de la réflexivité limitée qui est à la fois ce qui accompagne la marche de ses personnages vers la dépendance aux substances et ce qui, paradoxalement, peut les aider à s'en sortir par une limitation délibérée des pensées de type addictif ; la possibilité de modifier la personnalité addictive à travers diverses techniques de projection de l'intériorité vers des objets et dispositifs extérieurs qui reposent notamment sur la mise en œuvre de rituels gestuels et narratifs (storytelling en particulier) tels ceux formalisés depuis plus de 60 ans par les groupes AA et NA américains.

9a. Des addictions dépsychologisées

Cette problématisation littéraire complexe dessine tout d'abord le portrait d'une approche de la prise en charge des conduites addictives profondément dépsychologisée, voire dépsychiatisée. Le héros positif du roman, Don Gately, ne s'en sort pas grâce au recours à une thérapie par la parole à travers laquelle il rechercherait les raisons de son addiction dans les replis de sa subjectivité et de son histoire personnelle mais par une obéissance sans condition particulière aux différents rituels prônés par le groupe AA auquel il appartient : assiduité aux réunions nocturnes du groupe, écoute sans préjugé des témoignages eux-mêmes codés dans ces réunions, pratique biquotidienne du rituel de la prière. Don Gately s'astreint à ces différents rituels sans en rechercher particulièrement la signification et dans l'attente de la disparition - promise par les plus anciens des AA - de son envie de consommer son opiacé de synthèse favori : le Demerol. Et le miracle finit par se réaliser au bout de 4 mois d'abstinence, le pur empirisme des pratiques des groupes AA rejoignant

en l'espèce le pragmatisme dépsychologisé de Don Gately, y compris dans l'interdiction de la recherche des « pourquoi » qui constitue, pour les AA, un labyrinthe dans lequel l'addict ne doit surtout pas s'aventurer.

9b. La subjectivité codifiée comme ressource collective pour les sorties d'addiction

A ce refus du jeu psychologique de l'intériorité s'ajoute chez Wallace une approche des subjectivités en termes de ressources collectives à la disposition du groupe d'entraide. Ceci est particulièrement net dans la narration qu'il fait, à différents moments du roman, des témoignages personnels qui forment le cœur des réunions des AA. Les récits se conforment en règle générale à un code de présentation de soi qui privilégie les données factuelles de sa biographie d'alcoolique ou de junkie sur les affects et les impressions plus personnelles qui pourraient donner une coloration trop spécifique à chaque témoignage. De cette manière, chaque récit autobiographique fait ressortir les facteurs communs aux divers parcours d'entrée dans la dépendance facilitant une identification collective aux contenus des différents témoignages. Tout se passe comme si les AA avaient trouvé là, et de façon purement empirique, les voies et les moyens de convertir la subjectivité de chaque participant en ressource collective pour l'ensemble du groupe au prix d'une atténuation ritualisée des différences personnelles et d'une canalisation des affects. Et cette mise en commun des subjectivités pourrait être l'un des facteurs clés de la réussite des protocoles AA.

Dans cette façon de décrypter le fonctionnement des groupes AA, Wallace fait œuvre sans le savoir de précurseur. En effet, quelques années après la parution d'*Infinite Jest*, plusieurs publications scientifiques portées par des chercheurs américains en psychologie et en anthropologie vont conforter l'approche de Wallace en termes de mise en commun des subjectivités. Ainsi, Keith Humphrey décrit dans un article publié en 2000 le formatage relativement précis qui régit les différents types de témoignages dans les réunions AA avec leurs effets propres sur la dynamique de groupe. [58] L'année suivante, l'anthropologue M. G. Swora caractérise les groupes AA comme des « communautés narratives » dans lesquelles les performances autobiographiques des divers orateurs créent une véritable structure sociale à travers la mise en commun des approches subjectives de la spirale addictive. [59]

9c. Des entrées dans l'addiction dominées par la contingence

Un dernier trait de la problématisation wallacienne des addictions mérite d'être relevé. Le rôle important dévolu à la contingence dans l'initiation du cycle addictif. Tout d'abord, certains personnages du roman ne se souviennent pas précisément du moment ou des circonstances dans lesquelles ils sont réellement devenus dépendants à une ou plusieurs substances psychoactives. Ensuite, si Wallace établit bien une correspondance entre le démarrage des consommations de psychotropes et l'entrée dans l'adolescence, il évoque à ce sujet une pluralité de causes possibles quant au risque de développer une dépendance qui revient à conférer un rôle déterminant, au contexte, aux circonstances, c'est-à-dire à diverses incarnations de la contingence. Voici comment il introduit cette thématique en évoquant la consommation de cannabis d'Hal Incandenza.

« Les drogues récréatives sont assez communes dans les établissements scolaires secondaires états-uniens, peut-être à cause des tensions nouvelles : post-latence sexuelle, puberté, angoisse, imminence de l'âge adulte, etc. Pour aider à maîtriser les tempêtes intrapsychiques, etc. [...] Pour l'essentiel, il s'agit de petits plaisirs provisoires ; mais il existe traditionnellement un noyau dur, réduit, qui s'appuie

sur une chimie personnelle pour répondre aux exigences spéciales de l'Académie de tennis [...] histoire de déconnecter la carte mère, de couper tous les circuits afin de récupérer lentement, de renaître neurologiquement et de recommencer le cycle graduel... cette routine circulaire, si vos branchements de base sont corrects au départ, peut fonctionner remarquablement bien pendant l'adolescence et même les premières années d'adulte avant de commencer à vous démolir. » (p. 77 – 78)

La seule chose précise qu'évoque Wallace dans ce passage relatif à l'amorçage des conduites de dépendance c'est la « chimie personnelle » de certains adolescents, ce qui nous ramène en droite ligne au paradigme biologique de l'addiction. Pour le reste, il évoque pêle-mêle des affects, des stades de développement, des symptômes psychiques qu'il relie de façon lâche aux contraintes de l'entraînement au tennis de haut niveau sans établir, ici comme là, de hiérarchie précise ni de rapports de causalité. En cela, Wallace reste très proche de la vision de l'entrée dans les conduites addictives que l'on peut trouver avant lui chez d'autres romanciers américains. Une entrée où le poids des circonstances, du contexte est présenté comme déterminant, au plus loin de tout ce qui pourrait ressembler à un déterminisme ou à un choix de vie précis et assumé comme tel. On pense à William Burroughs qui, dans son premier roman *Junky*, explique que son héros - qui est en fait un double de lui-même - est devenu dépendant à l'héroïne sans raison particulière, par désœuvrement et recherche de sensations nouvelles (*). On pense aussi à Bret Easton Ellis qui met en scène dans *Less Than Zero* la vacuité des loisirs de la jeunesse dorée californienne des années 80 au sein de laquelle les personnages du roman s'efforcent de briser la monotonie et l'inanité de leur existence par la consommation répétitive de drogues et d'alcool. On pense encore à Donald Goines dont les personnages de *Dopefiend* tombent presque accidentellement dans l'enfer de la dépendance à l'héroïne pour avoir répondu sans méfiance aux sollicitations venant des milieux marginaux dans lesquels ils évoluent.

9d. Elargir le débat contemporain sur les drogues en donnant toute sa place aux regards spécifiques du champ littéraire

Que peut-on retirer de ce long voyage dans les arcanes du roman iconique de David Foster Wallace ? Tout d'abord un constat qui confirme les orientations contemporaines de l'analyse littéraire : à côté de ses multiples dimensions fictionnelles qui ont suscité depuis 1996 une floraison de travaux académiques dans la sphère anglo-américaine, *Infinite Jest* construit au fil de la narration un savoir très élaboré sur les addictions en prenant appui de façon privilégiée sur la vie « sensorielle » et « corporelle » de ses différents personnages. Et ce savoir mérite d'être confronté à celui issu des diverses disciplines scientifiques qui ont annexé les addictions, à un titre ou à un autre, à leurs champs d'investigation depuis les trente dernières années.

(*) Voici ce que Burroughs écrit dans les premières pages de son livre : « On devient drogué parce qu'on n'a pas de fortes motivations dans une autre direction. La came l'emporte par défaut. J'ai essayé par curiosité. Je me piquais comme ça, quand je touchais. Je me suis retrouvé accroché. La plupart des drogués à qui j'ai parlé m'ont fait part d'une expérience semblable. Ils ne s'étaient mis à employer des drogues pour une raison dont ils pussent se souvenir. Ils se piquaient comme ça, jusqu'à ce qu'ils accrochent. On ne décide pas d'être drogué. Un matin, on se réveille malade et on est drogué. »

Quand on compare le devenir de trois des personnages principaux du livre, Poor Tony, Hal Incandenza et Don Gately, on voit que leurs parcours addictifs est le résultat d'un mélange aléatoire de contingence et de biologie (la chimie personnelle de chacun) mais sans oublier le fait qu'ils sont immergés tout trois dans des environnements que Wallace présente comme potentiellement addictogènes : la rue avec son offre abondante de produits psychotropes pour Poor Tony, l'Académie de tennis avec ses contraintes quotidiennes en matière d'entraînement au tennis de haut niveau et de recherche de l'excellence sportive pour Hal Incandenza, l'argent facile pour le cambrioleur doué qu'est Don Gately avant son entrée dans le groupe « drapeau blanc » des AA de Boston.

L'éclairage du roman sur la dimension contingente de l'entrée dans les addictions rejoint des recherches récentes en prévention qui privilégient une approche contextuelle de la prévention - être attentif notamment à tout ce qui offre des occasions de « consommer » - de préférence aux approches plus analytiques en termes d'identification de facteurs de risque, nettement plus complexes à mettre en œuvre. [60]

Sur le versant de la « sortie des addictions », les différents fils narratifs *d'Infinite Jest* détachent clairement les conduites addictives de l'univers de la médecine et de la maladie mentale. En mettant en relief l'originalité de l'approche des groupes AA avec en son centre, le dispositif de la réflexivité limitée par les rituels, Wallace prend indirectement ses distances avec les diverses approches psycho-analytiques de la thérapie des addictions qui ont toutes pour point commun de s'appuyer sur le sésame de l'introspection psychologique. Cette prévention pour l'introspection, très forte dès l'origine dans le mouvement AA, se matérialise à travers l'interdiction des « pourquoi » dans les récits de vie. De ce point de vue, *Infinite Jest* fait écho à certains courants contemporains de la recherche sur les addictions qui concrétisent, par une attention exclusive portée aux mécanismes neurologiques mis en jeu dans l'organe cerveau de l'addict, le projet d'accéder à une phase délibérément post-freudienne et plus largement encore, post-psychoanalytique de la thérapie des addictions.

Sur la dynamique propre des groupes d'entraide façon AA, Wallace rejoint par la voie littéraire les acquis récents des recherches américaines en psychologie des groupes et en anthropologie. En effet, l'idée que les subjectivités projetées dans le dispositif extérieur du « storytelling codé » deviennent de ce fait une ressource collective à la disposition du groupe d'entraide court dans l'ensemble des narrations que Wallace fait des réunions des différents groupes AA de Boston. Là encore, cet angle d'analyse tranche avec les approches psychologiques traditionnelles qui font de la subjectivité et de l'intériorité un trésor personnel lié à l'histoire familiale et qui n'est communicable à autrui, et notamment au thérapeute, qu'à la condition d'être armé pour pouvoir décrypter le langage nécessairement ésotérique par lequel une subjectivité se livre.

Cette manière particulière qu'a Wallace d'illustrer l'effacement relatif des frontières entre le personnel et l'impersonnel dans les groupes AA, entre la trajectoire particulière de chaque addict et le chemin général qui mène à l'addiction, entre le territoire de la subjectivité de chacun des personnages et celui défini par les collectifs auxquels ils se rattachent tour à tour (les pairs de l'Académie de tennis, les résidents du centre de réhabilitation, les participants d'un soir à une réunion AA) entre étrangeté en résonance avec la période actuelle marquée par l'essor des réseaux sociaux, la généralisation du « storytelling » dans la vie sociale et culturelle et la mise en

place de nouvelles limites, extrêmement mouvantes et ambiguës, entre vie « privée » et vie « sociale ».

9e Rappel de la dimension anticipatrice du champ des addictions

Par delà ses différentes facettes, le roman hors norme de Wallace met également en relief une réalité historique qui continue à passer relativement inaperçue dans une partie de la communauté des sociologues de la médecine : le champ des addictions est, historiquement parlant, celui des courants précurseurs de la médecine des maladies chroniques car c'est un domaine où les démarches proprement médicales ont rapidement trouvé leurs limites. Face à la fréquence massive des rechutes après sevrage, des médecins et des psychologues ont eu l'idée, dès le début des années cinquante, de faire intervenir des profanes ex-addict dans le cours du soin. Ayant connu le même parcours que les malades, ils pouvaient ainsi leur apporter leur expertise personnelle de la maladie et les aider sur la voie semée d'embûches de l'abstinence durable. [61 - 62] La notion de patient-expert qui fait flores aujourd'hui trouve ici ses racines historiques soit dans une innovation qui remonte à plus de soixante ans. Face au caractère chronique du syndrome addictif chez beaucoup de patients c'est-à-dire à l'impossibilité de les conduire rapidement à une guérison assimilée à l'arrêt définitif de la consommation de substances, les différents intervenants ont forgé dès le début des années soixante dix le concept novateur de *recovery* (*) en tant que finalité raisonnable de la prise en charge. C'est, à ma connaissance, la première formulation historique de la différence devenue banale depuis une petite décennie entre le *cure* et le *care* et que certains persistent à présenter, aujourd'hui encore, comme une nouveauté conceptuelle majeure. Enfin, avec l'émergence et la structuration du mouvement des Alcooliques Anonymes qui se situe historiquement entre la fin des années quarante et le début des années cinquante aux Etats-Unis, [65] ce n'est rien moins que la première forme de groupe d'entraide avec sa vocation d'auto-support qui a fait son apparition bien avant les mobilisations collectives induites par l'épidémie de Sida dans les années 80 et 90 ou les formes contemporaines d'échanges d'expertise profane sur les plateformes Internet réunissant des malades atteints de la même maladie chronique.[66] De cette dimension anticipatrice du champ des addictions, le roman de Wallace porte aussi témoignage, à sa manière, et me semble-t-il, avec éloquence.

(*) Littéralement « récupération » ou « rétablissement ». Ce concept a été formulé dès 1970 par le Comité de réflexion sur l'alcoolisme et les dépendances aux drogues de l'Association médicale américaine [63] ; l'expression est passée dans le langage médical courant des spécialistes des addictions dès les débuts de la décennie 80 [64]. A leur tour, les psychiatres américains s'empareront de cette notion pour l'appliquer au champ de la clinique des maladies mentales, à partir de la fin des années 80.

Remerciements

L'auteur tient à remercier la personne anonyme qui, membre du personnel de la FNAC Montparnasse, a attiré son attention sur le livre de David Foster Wallace à l'été 2016 par la rédaction d'une petite fiche de lecture mettant en évidence l'originalité de ce roman-saga. Il tient également à

saluer la performance, elle-même hors norme, des deux traducteurs en français de cette somme : Francis Kerline pour le corps du texte proprement dit (1 319 pages) et Charles Recoursé pour les nombreuses et abondantes notes (168 pages). Il est également reconnaissant aux Editions de l'Olivier d'avoir entrepris la publication en français de cet ouvrage majeur de Wallace.

Liens d'intérêt : l'auteur déclare ne pas avoir de liens d'intérêt en rapport avec le sujet de cet article.

Références bibliographiques

- [1] Foucault M., *Dits et Ecrits*, tome IV, texte n° 350 : « le souci de la vérité », 1984, Paris, Gallimard.
- [2] Lecoutre M., *Ivresse et ivrognerie dans la France moderne*, 2011, Rennes/Tours, Presses Universitaires de Rennes, Presses Universitaires François Rabelais, 400 p.
- [3] Vuillaume D., « Interdire l'alcool ou soigner l'alcoolisme ? Flux et reflux de la médicalisation de l'alcoolisme aux Etats-Unis (1860 – 1995) », *Sciences sociales et Santé*, 2016, 34(4), pp. 5 – 31
- [4] Tracy S.W., *Alcoholism in America: From Reconstruction to Prohibition*, 2005, Baltimore, John Hopkins University Press, 384 p.
- [5] Morel B.A., *Traité des dégénérescences physiques, intellectuelles et morales de l'espèce humaine et des causes qui produisent ces variétés maladives*. 1857, Paris, Baillière.
- [6] Levinstein E. *Ueber Morphiumsucht*. 1875, Berlin, Med Gesell. Traduction française : *La morphinomanie : monographie basée sur des observations personnelles*, 1878, Paris, Masson.
- [7] Yvorel J.-J., « Les mots pour le dire : naissance du concept de toxicomanie », *Psychotropes*, 1992, 7, pp. 13 – 19.
- [8] Vuillaume D., « La construction des pensées française et américaine sur la question des drogues : du parallélisme des origines au tournant des années trente », *Médecine/sciences*, 2015, 10(31), pp. 921 – 927
- [9] Pichon G., *Le morphinisme, impulsions délictueuses, troubles physiques et mentaux des morphinomanes*, 1889, Paris, Octave Doin.
- [10] Room R., « Drugs, consciousness and self-control: popular and medical conceptions”, *International Review of Psychiatry*, 1989, 1, pp. 63-70.
- [11] Valverde M., “Slavery from within: the invention of alcoholism and the question of free will”, *Social History*, 1997, 22(3), p. 251 – 268.
- [12] Yvorel J.-J., “La morphinée », *Communications*, 1993, 56(1), pp. 105 – 113.
- [13] Rodet P., *Morphinisme et Morphinomanie*, 1897, Paris, Masson. Cité par Jean-Jacques Yvorel dans l'article ci-dessus.
- [14] Jauffret-Roustide M., & Granier J.-M., « Repenser la politique des drogues », *Esprit*, février 2017, pp. 39 – 54.

- [15] Numéro spécial des *Annales* : 2010/2, « Savoirs de la littérature ».
- [16] Deux numéros spéciaux des *Cahiers de Narratologie* : 18/2010 « Littérature et sciences » et 28/2015 «Le récit comme acte cognitif ».
- [17] Numéro spécial de *Critique*, 2011/4, n° 767 : « La littérature face aux savoirs : frontière ou objet ? ».
- [18] Lassave P., *Sciences sociales et littérature*, 2002, Paris, Presses Universitaires de France, collection « sociologie d'aujourd'hui ».
- [19] Barrère A., & Martucceli D., *Le roman comme laboratoire : de la connaissance littéraire à l'imagination sociologique*, 2009, Presses Universitaires du septentrion, 374 p.
- [20] Swirski P., *Between Literature and Science: Poe, Lem and Explorations in Aesthetics, Cognitive Science, and Literary Knowledge*, 2000, Montreal, McGill – Queen's University Press.
- [21] Swirski P., *Of Literature and Knowledge: Explorations in Narrative Thought Experiments, Evolution and Game Theory*, 2006, Taylor & Francis Group.
- [22] Nash C., (ed.), *Narrative in Culture: The Uses of Storytelling in Sciences, Philosophy and Literature*, 1990, London and New-York Routledge.
- [23] Livingston P., *Literary Knowledge: Humanistic Inquiry and the Philosophy of Science*, 1988, Cornell University Press.
- [24] Livingston P., *Literature and Rationality: Ideas of Agency in Theory and Fiction*, 1991, Cambridge University Press.
- [25] Nelson Algren, *The Man with the Golden Arm*, 1949, Doubleday, 343 pp.
- [25'] William S. Burroughs, *Junkie: Confessions of an Unredeemed Drug Addict*, 1953, Ace Books, 166 pp. – Version française : *Junky*, 2008, Gallimard. Catherine Cullaz et Jean-René Major (traducteurs)
- [26] Thomas Pynchon, *The Crying of Lot 49*, 1966, J. B. Lippincott & Co. – Version française : *Vente à la criée du lot 49*, 2000, Seuil, Michel Doury (traducteur)
- Gravity's Rainbow*, 1973, Viking Press, 760 pp. – Version française : *L'Arc-en-ciel de la gravité*, 1975, Plon, Michel Doury (traducteur)
- [27] Tom Wolfe, *The Electric Kool-Aid Acid Test*, 1968, Farrar Straus Giroux Ed. – Version française : *Acid Test*, 1996, Seuil, Daniel Mauroc (traducteur)
- [28] Donald Goines, *Dopefiend: The Story of a Black Junkie*, 1971, Holloway House Publishing Company. – Version française : *L'Accro*, 2004, Gallimard, Alexandre Ferragut (traducteur)
- [29] Hunter S. Thompson, *Fear and Loathing in Las Vegas: a Savage Journey to the Heart of the American Dream*, 1972, Random House, 204 pp. – Version française : *Las Vegas parano*, 1998, 10/18.
- [30] Philip K. Dick, *A Scanner Darkly*, 1977, Doubleday, 220 pp. – Version française : *Substance Mort*, 2000, Gallimard, Robert Louis (traducteur)

- [31] Hubert Selby, JR., *Requiem for a Dream*, 1978, Playboy Press, 288 pp. – Version française : *Retour à Brooklyn*, 2004, 10/18, Daniel Mauroc (traducteur)
- [32] Jay McInerney, *Bright Lights, Big City*, 1984, Vintage Books. – Version française : *Journal d'un oiseau de nuit*, 1987, Le Livre de Poche, Sylvie Durastanti (traductrice)
- [33] Bret Easton Ellis, *Less Than Zero*, 1985, Simon & Schuster. Version française : *Moins que zéro*, 1986, Brice Matthieussent (traducteur), Paris, Christian Bourgeois, 234 pp.
- [34] Bruce Benderson, *User, a Novel*, 1994, Plume Ed. 240 pp. – Version française : *Toxico*, 1998, Payot et Rivages, Thierry Marignac (traducteur)
- [35] Russel Banks, *Rule of the Bone*, 1995, Harper Collins, 320 pp. – Version française : *Sous le règne de Bone*, 1996, Babel – Livres de poche, Pierre Furlan (traducteur)
- [36] Melvin Burgess, *Junk*, 1996, Andersen Press, 278 pp. – Version française : *Junk*, 2002, Gallimard, Laetitia Devaux (traductrice)
- [37] David Foster Wallace, *Infinite Jest*, February 1996, Little, Brown, 1 079 pp.
- [37'] Version française : David Foster Wallace, *L'Infinie Comédie*, août 2015, Editions de l'Olivier, 1 487 pp. Francis Kerline et Charles Recoursé (traducteurs). C'est sur cette version que s'appuie l'analyse conduite dans le présent article.
- [38] James Frey, *A Million Little Pieces*, 2003, New York, Anchor Books, 448 pp. – Version française : *Mille morceaux, récit*, 2004, Belfond, Laurence Viallet (traductrice)
- [39] Jim Nisbet, *The Octopus on my Head*, 2007, Dennis McMillan Publications, 236 pp. – Version française : *Comment j'ai trouvé un boulot*, 2008, Payot et Rivages, Freddy Michalski (traducteur)
- [40] Ben Siegel, *The American Writer and the University*, 1989, Newark, University of Delaware Press, 198 pp.
- [41] Sanders S. R., "The Writer in the University", *ADE Bulletin*, 1991, n° 99, pp. 22 – 28.
- [42] Hayles K., "The Illusion of Autonomy and the Fact of Recursivity: Virtual Ecologies, Entertainment and *Infinite Jest*", *New Literary History*, 1999, 30(3) ; pp. 675 – 697.
- [43] Freudenthal E., "Anti-Interiority: Compulsiveness, Objectification, and Identity in *Infinite Jest*", *New Literary History*, 2010, 41(1) ; p. 191-211.
- [44] Olds J., Milner P., "Positive reinforcement produced by electrical stimulation of septal area and other areas of the brain", *J Comp Physiol Psychol*, 1954, 47: pp. 419 – 427.
- [45] Carlsson A., Waldeck B., "A Fluorimetric Method for the Determination of Dopamine (3-Hydroxytyramine)", *Acta Physiologica*, 1958, 44(3-4): pp. 293 – 298.
- [46] Becker H.S., *Outsiders, studies in the sociology of deviance*, 1966, New York: The Free Press Edition, Simon and Schuster Inc.
- [47] Sutter A., "The world of righteous dope friend", *Issues Criminal*, 1966, 2: pp. 38 – 67.

- [48] Feldman H.W., "Ideological supports to becoming and remaining a heroin addict", *J Health Soc Behav*, 1968, 9: pp. 131 – 139.
- [49] Preble E., Casey J-J., "Taking care of business: the heroin user's life on the streets", *Subst Use Misuse*, 1969, 4: pp. 1 – 24.
- [50] Hanson B., Beschner G., Walter M., (Eds), *Life with heroin: voices of the inner city*, 1985, Lexington, Lexington Books.
- [51] Lindesmith A.R., "A sociological theory of drug addiction", *American Journal of Sociology*, 1938, 43: pp. 593 – 613.
- [52] Kolb L., "Clinical contributions to drug addiction: the struggle for care and the conscious reasons for relapse", *Journal of Nervous and Mental Disorders*, 1927, 66: pp. 22 – 43.
- [53] Jellinek E.M., *The Disease Concept of Alcoholism*, 1960, New Haven, Yale Center of Alcohol Studies, Hillhouse Press.
- [54] Dole V.P., Nyswander M.E., "Heroin addiction: A Metabolic Disease", *Arch Intern Med*, 1967, 120: pp. 19 – 24.
- [55] Leshner A., "Addiction is a brain disease, and it matters", *Science*, 1997, 278: pp. 45 – 47.
- [56] Hall W., Carter A., Forlini C., "The brain disease model of addiction: is it supported by the evidence and has it delivered on its promises?" *Lancet Psychiatry*, 2015, 2: pp. 105 – 110.
- [57] Miller P., Carter A., De Groot F., « Investment and vested interests in neuroscience research of addiction" In: Carter A., Hall W., Illes J., eds. *Addiction neuroethics: the ethics of addiction research and treatment*. 2012, New York, Elsevier: pp. 278 – 301.
- [58] Humphrey K., "Community Narratives and personal stories in alcoholic anonymous", *Journal of Community Psychology*, 2000, 28(5): pp. 495 – 506.
- [59] Swora M.G., "Narrating Community: the creation of social structure in alcoholics anonymous through the performance of autobiography", *Narrative Inquiry*, 2001, 2(2): pp. 363 – 384.
- [60] Ce type d'approche de la prévention est très développé au Canada, notamment pour prévenir le jeu pathologique : cf. Turner N.E., Littman-Sharp N., Toneatto T., Liu E., Ferentzy P., « Centre for Addiction and Mental Health. Inventory of Gambling Situations: Evaluation of the Factor Structure, Reliability, and External Correlations", *International Journal of Mental Health and Addiction*, 2013, 11(5): pp. 526 – 545.
- [61] McElrath D., "The Minnesota Model", *Journal of Psychoactive Drugs*, 1997, 29(2): pp. 141 – 144.
- [62] Anderson D.J., McGovern J-P., Dupont R.L., "The origins of the Minnesota model of addiction treatment: a first person account", *J Addict Dis.*, 1999, 18(1): pp. 107 – 114.
- [63] American Medical Association: Committee on Alcoholism and Drug Dependence, "Recovery from drug dependence", *Journal of the American Medical Association*, 1970, 214: pp. 579 – 580.

[64] Waldorf D., “Natural recovery form opiate addiction: Some social-psychological processes of untreated recovery”, *Journal of Drug Issues*, 1983, 13: pp. 237 – 280.

[65] White W.L., Kurtz E., “Twelve defining moments in the history of Alcoholics Anonymous” in: Galenter M., Kaskutas L.A., Eds, *Recent Developments in Alcoholism, Research on Alcoholics Anonymous and Spirituality in Addiction Recovery*, 2008, New York, Plenum Press, pp. 37 – 57.

[66] Lamas E., Salinas R., Ferrer M., Vuillaume D., “Lay Crowd-Sourced Expertise (LCE) ant its influence on the New Role of Patients: Ethical and Societal Issues”, *Studies in Health Technology and Informatics*, 2016, 228: pp. 80 – 84.

§§§§